

Ton Valoir

Hermann Iline

Avant-Propos

Né en Sibérie, à la périphérie d'un bagne soviétique (au Kamyshlag, le plus horrible des îlots qui formaient le fameux Archipel), juste après la Deuxième Guerre mondiale, orphelin de père (une légende attribuait la paternité à un prisonnier de guerre allemand), apprenant le français, vers mes vingt ans, en tant que la cinquième des langues, dans lesquels je pouvais lire les romanciers, les poètes, les philosophes, je fis, vers mes cinq ans, une grande découverte qui, depuis, ne me quitta plus – le monde, vu par mes yeux et mon imagination, se divisait en deux parties, largement indépendantes l'une de l'autre, - la réalité et le rêve.

Ce tableau découlait de l'écoute des contes de fées, dont me gavait ma mère, ouvrière non-qualifiée d'une abominable usine de constructions mécaniques. Maman avait quatre bouches à nourrir, tandis que la misère, la famine, la vermine, la hutte en bois constituaient le cadre matériel de notre existence. La réalité n'eut pas le temps de mutiler mes visions – je tenais déjà, définitivement, le rêve pour le domaine privilégié, où je choisirais ma demeure secrète.

La population de notre Goulag étant composée, en partie, de ressortissants des pays récemment conquis par l'Armée Rouge, très tôt je baragouinais en allemand et en polonais (plus tard, déjà à Moscou, l'espagnol et l'italien allaient compléter ces idiomes, grâce aux leçons du camarade Carlos – oui-oui, le terroriste – et aux besoins de mes lectures en mathématique).

La rime et le rythme semblaient être le mieux placés, pour traduire ma préférence des rêves, mais les dons multiples, dont la

providence accable les Russes, me conduisirent au gratte-ciel du Mont des Moineaux, à Moscou, où, pendant douze ans, j'étudiais et, ensuite, enseignais la mathématique à l'Université Lomonossov. Un article d'un mathématicien français, Henri Cartan, fut le premier ouvrage que je lisais dans la langue, dans laquelle j'ose, aujourd'hui, présenter quelques bribes de mon immense Thésaurus de maximes. Je mis un quart de siècle pour le construire, avant de m'en servir, pour composer plus de cinquante ouvrages, allant de traités philosophiques aux tragédies dramaturgiques.

Je ne veux pas expliquer les raisons qui me poussent à exposer ses détails biographiques ; ce besoin est une espèce de plaidoirie interne, puisque la sensation de me trouver sur un banc d'accusés ne me taraude que trop souvent. Mon enfance laissa tant d'empreintes indélébiles dans ma conscience et, peut-être encore davantage – dans mon inconscient.

Je passe maintenant aux motivations et aux justifications du présent opuscule (il introduit ma tétralogie, comprenant aussi Notre Devoir, Mon Vouloir et Votre Pouvoir).

Le climat culturel, dans la Russie actuelle, s'est tellement dégradé, que mes exercices littéraires en russe, n'avaient plus aucune chance d'y trouver une audience quelconque – je les jetai à la poubelle.

Je ne songerais peut-être jamais à me mettre au français, si ce n'était l'heureuse rencontre avec la plus belle plume de France. Son maître était, à la fois, un héros d'action révolutionnaire, un intellectuel fortement érudit, un poète dans l'âme, un virtuose aussi bien de l'écrit que de l'oral, atteignant des sommets sociaux de la vie politique et culturelle française. L'intelligence, la noblesse, l'ironie – le plus beau

bouquet qu'on puisse imaginer chez un même personnage. Il devint mon seul ami. Il commit, presque par inadvertance, une vague allusion à une entreprise audacieuse que je devrais tenter, pour confirmer ma francisation – composer quelques notes en français, qui me serviraient, dans le futur, pour me lancer, éventuellement, vers des exploits plus sérieux et ambitieux.

Avant d'attaquer cette écriture, je consultai mes frères potentiels. J'imaginai leurs réactions à mon défi, dont voici le résumé.

Héraclite me soufflait : *Voilà quelqu'un qui, en se plongeant dans mon flux, ne pense qu'aux entrées et méprise la nage et la navigation.*

St Augustin comprit ce que veut ma maîtrise : *Son esprit commande que son âme veuille.*

Montaigne fut mon bon lecteur : *En voulant se transformer en bête, il se transforma en ange.*

Pascal saisit le jeu de mes fibres : *Son intelligence sait céder au sentiment.*

Ma recherche de consolations fut bien résumée par Voltaire : *Dans le rêve il trouve son bonheur, en échappant à la réalité.*

Mon ami Nietzsche vit bien la place de mes trésors : *Au commencement il sera ce qu'il est.*

Et pour apprécier mon chant de la faiblesse, il faut être Heidegger : *Le Bien n'est pas pour tout le monde, mais seulement pour les faibles .*

Le regard de ma compagne, M.Tsvétaeva, me suivit dans les éléments opposés : *Il est Phénix ou Narcisse : il chante dans le feu et s'admire dans l'eau.*

Cioran m'écrivit : *Comment se hasarder encore à une œuvre en partant de l'âme ? Et puis, il y a le ton. Le vôtre – j'en ai peur – sera du genre*

noble, entaché de mesure et d'élégance. Curieusement, votre voisin d'en face, de l'autre côté de la rue de l'Odéon, me mettait en garde dans les mêmes termes. Mais les deux furent généreux avec moi ; celui-ci – en introduisant fraternellement mon Thésaurus, celui-là – en me laissant de la place, où je peux défier ses appréhensions et dédier mes soubresauts, à titre posthume, aux plus défaites des *hautes turpitudes*.

Vingt-cinq mille réflexions, sur cinq mille pages, bourrées de milliers de citations, suivirent, le fruit d'une folle ambition. En composer des douzaines d'ouvrages thématiques fut un jeu d'enfant – cinq ans suffirent. Avoir, pour seul lecteur, l'homme le plus brillant de France et donc du monde, me libérait du besoin de reconnaissance.

Quelques échecs humiliants, auprès des éditeurs, me coupèrent toute envie de chercher un accueil enthousiaste. L'une des faiblesses de l'homme est ce fichu besoin inné de reconnaissance – sentimentale, tribale, professionnelle – je finis par apprendre à le neutraliser par le sentiment de fraternité entre âmes électives. Le fondement de cette fraternité ne s'appuie ni sur le partage des mêmes avis ni sur la complicité dans les mêmes actions, mais sur les mêmes valeurs, que je viens de citer – la noblesse, l'intelligence, l'ironie. Je les résume dans le vocable – la hauteur. Dans le monde actuel, la verticalité ombrageuse disparaît des échelles de valeurs ; l'horizontalité tapageuse domine.

Nous voilà auprès de nos moutons. Considérant les moralistes français comme les meilleurs philosophes nationaux (ce qui n'est pas le cas en Allemagne), j'ai l'outrecuidance de présenter le présent ouvrage comme une œuvre philosophique. Je reconnus, a posteriori,

d'être un narcissique kantien ! Je fus Narcisse dans le rêve, je devins Narcisse dans la réalité.

Tu vaux par ce que tu dois (avec *les tiens*), ce que tu veux (en *toi-même* - les cibles de ses élans), ce que tu peux (vers *les autres* - le choix d'objets et de moyens). Le Valoir de la hauteur, le Devoir des contraintes, le Vouloir des horizons, le Pouvoir de la profondeur. L'introspection, plus que la contemplation, me renseigne sur ces qualités. Celles-ci s'appliquent dans les trois domaines divins, traduits en trois sens humains – le Bien, le Beau, le Vrai. En résumé, seul le grand Kant eut les mêmes dichotomies. Je tiens en piètre estime la banalité de Descartes ou le charlatanisme et les galimatias de Spinoza ou de Hegel.

Le lecteur que je vise serait de l'espèce de plus en plus rare : c'est un amoureux de la noblesse de Nietzsche, de l'intuition de Valéry, du ton de Cioran, c'est un Européen, raté et orgueilleux. Mais l'Europe se tourne vers un avenir transcontinental. Le nombre de lecteurs d'un livre est proportionnel au nombre d'écrivains capables d'en relever l'enjeu. Cioran parti, je ne vois pas qui, dans ce monde dépeuplé, aurait pu s'atteler à la tâche que je me suis imposée, ce qui ne présage pas un grand succès de librairie.

J'ai choisi dans mon Thésaurus les maximes les plus laconiques, pour ne pas étaler mon érudition – le savoir ne figure pas parmi mes premiers critères ; il est nécessaire mais pas vital. Au-delà de trois lignes, c'est déjà de la dilution, de l'étalage, du développement. Mes enveloppes verbales sont les plus serrées possibles. Toutefois, si la laconicité de ma tétralogie réveille votre curiosité des aphorismes plus vastes, avec des débuts de développement et des milliers de

citations, puisées chez des centaines d'auteurs mondialement connus, le plus souvent dans leur langue d'origine, je vous renvoie [ici](#).

Hermann ILINE

[Table des matières](#)

La Noblesse

Voir grand n'a rien à voir avec *viser haut*. Souvent, la hauteur s'oppose et à l'étendue et à l'intensité.

Hauteur - être détourné pour être retourné; étendue - être ému d'être promu ; profondeur - être épris par être compris.

En hauteur on domine sans nier ; la négation n'est qu'un prolongement de la platitude.

La vraie hauteur devrait être vue à l'horizontale : sans profondeur ni épaisseur.

L'avantage d'une hauteur *dynamique* : je comprends, que tout horizon n'est pas une cible absolue, mais une frontière, aussi banale que mes murs ou mes bêtises.

Ne s'intéresser qu'aux *vecteurs*, orientés par la *noblesse*, et aux *valeurs*, réductibles à la *dignité*, un point de vue de la verticalité, la hauteur, l'axiologie réconciliée avec l'ontologie.

Ganter ma main, pour ne pas porter des crachats du présent, plutôt que jeter mon gant pour défier un futur, indigne de mon sang.

Les étapes du mûrissement du rêve : ne plus profaner le regard dans l'immédiat profond et *réel*, le vouer au large horizon *imaginaire*, enfin le réserver à une hauteur *complexe*.

Le nihilisme, ce n'est pas la sotte manie de nier, mais la force et l'art de se passer des affirmations des autres, pour en bâtir ses propres.

Sauver le corps en niant le corps (les chrétiens), sauver l'esprit en niant l'esprit (les matérialistes) - je ne cherche pas le même effet : en niant la profondeur, je la condamne à la hauteur.

Le nihilisme, ce n'est pas le *non* l'emportant sur le *oui* ; c'est la facilité de maniement des deux, dans ce qui est petit, et le penchant résolu pour le *oui*, dans ce qui est grand, mais indéfendable.

Dans le *regard, tourné vers le bas, à la façon du bétail* (Platon), se retrouvent les profonds et les vastes, trônant dans des bureaux. Seuls les hautains osent lever leur regard, à l'aplomb de leurs ruines.

Comprendre ce qu'il faut pour rester Marc-Aurèle sans empire, Job sans lèpre, Byron sans titre, G.Bruno sans anathèmes, un saint sans Dieu.

Ils sont tellement obsédés par l'exploration des horizons de sens, qu'ils oublient jusqu'à l'existence des firmaments de rêve.

Les outils à jeter : la boussole, la jauge, la table de multiplication. À garder : l'altimètre et le sens du zéro annulateur.

La langue - une grâce de l'esprit ; l'amour - une grâce du cœur ; la foi - une grâce de l'âme ; l'inspiration - une grâce de la poésie ; le visage de femme - une grâce d'outre-formes.

Il traîne toujours trop de zéros dans les chiffres de la vie. Seule, l'élévation à la puissance en dispense.

Deux seuls expédients pour perdurer : disciples ou musée, le sort du grain qui meurt et de celui qui est laissé en germe.

Dis-moi ce que tu réussis à ne pas voir, je devinerais où peut être ton regard.

La seule puissance noble, c'est le talent, qui est une fatalité ne pouvant pas être désirée. Donc, la volonté de puissance est soit le bonheur de Narcisse, soit le malheur de Salieri.

Le but de la philosophie : donner le courage de continuer à vibrer à l'évocation des causes perdues.

Ne vit vraiment en nous que ce que nous ne savons pas développer. *Camera obscura*. Le contraire du goût métaphorique s'appelle *lumière herméneutique*, effaçant l'impact originel.

La noblesse de la volonté se reconnaît dans ce qui ne nous arrête pas ; la noblesse de l'esprit - dans ce sur quoi nous choisissons de nous arrêter.

De la précision du verbe : vénérer le mystère, admirer le problème, respecter la solution. Et lorsqu'on réussit à en faire un cycle, on est prêt à adorer.

Que la première fonction de ton regard ne soit pas d'embrasser le monde, mais d'embraser ta perception du monde.

Le sot peut tout apprendre, sans rien savoir. Le sot pense penser avec savoir, l'homme de qualité sait savoir, sans penser. *Il vaut mieux créer qu'apprendre ; l'essence de la vie, c'est la création* - Jules César.

Le rêve et la prophétie - deux courants vitaux d'âme : le premier descend, le second monte. Le rêve est une prophétie faite yeux ; la prophétie est un rêve fait regard.

Ni préserver, ni reproduire, mais toucher. On reproduit en volume : haute poésie, affection fine, ironie large. On touche en surface : souffle de la poésie, affection caressante, ironie volatile.

Ce qu'on prend pour sonorité d'un personnage n'est souvent qu'acoustique d'une vie bien réglée, mettant en valeur des cordes sans vibration intérieure aucune.

L'obsession par des sources et finalités apocalyptiques et capiteuses rend incapable de tracer les perspectives, mais en intensifie le vertige.

Le faible cherche l'écho, le futile l'applaudissement, le naïf le partage. Et moi, qui suis un peu tout cela ? Les tous, à la fois, entachés d'une lumineuse incompréhension.

On ne participe au souffle de l'éternité qu'en retenant le sien.

Sans la hauteur tout n'est qu'emprunt, volontaire ou involontaire. Avec la hauteur, je fais don à l'emprunt (peut-être après avoir *mendié* - Maître Eckhart).

Ce qui est petit pour l'au-delà ne mérite pas d'être grossi. Ce qui pèse ici-bas ne mérite pas d'être élevé.

En tenant à la hauteur conquise, oublie les chemins, qui t'y propulsèrent. Tiens à l'architecture de ton édifice éphémère, non aux pavés ni pierres, même angulaires.

L'histoire de l'Humanité rêveuse - transport de l'impossible dans les sphères du possible. L'histoire de l'Homme-rêveur - l'inverse, la décréation : *faire passer du créé dans l'incrée* - S.Weil.

Mon vote va au boutiquier, mon désir à l'amoureux, mon regard au philosophe, ma honte à l'ami, ma pitié au faible, mon ironie au fort, mon mot au poète, mon silence à Dieu.

Ma lumière ne réchauffe que de minuscules lambeaux de l'existence. Mais cela me suffit pour ne pas être tenté par vos éclairages racoleurs et froids.

Du bon choix de compléments du Verbe : mets en lumière ton âme, mets à l'ombre ton cœur, mets au pas ton esprit. Laisse les autres dresser les esprits, amuser les cœurs et escamoter les âmes.

Étymologiquement, être absurde veut dire émaner d'un sourd. La voix du sourd aux appels du siècle fait vibrer mes propres cordes. Celle du sourd à Dieu, me fait regretter, qu'il ne soit pas muet.

L'avoir a honte de mon savoir, l'être est fier de mes spectres. Fantômes savants et sagacité fantomatique - cures de mon orgueil et de mon défaitisme.

La hauteur est atteinte par une collection d'harmoniques, qui excluent le bruit et accentuent la mélodie. Sans bon regard, l'élimination du bruit n'aboutit qu'au silence.

Le talent : jeter des passerelles entre la réalité et le rêve, pour que dans le regard sur la réalité on reconnaisse le penseur, et dans le regard sur le rêve on admire le créateur.

Pour atteindre à la simplicité innée il faut parfois des études complexes. *La simplicité résulte de la maturité* - F.Schiller.

Il s'agit de se pénétrer de la musique du monde : la mathématique en est la représentation, et la poésie – l'interprétation. Ne pas devenir simple luthier ou photographe.

Être héroïque : savoir sacrifier une force *et* savoir rester fidèle à une faiblesse. Être toujours fidèle à la force, mépriser toute faiblesse – la devise des goujats.

L'Éternité te visite en vagabond sans toit. Elle s'invite et n'invite nulle part.

Ce n'est pas l'objet de contemplation qu'il faudrait muter en objet de désir, mais la contemplation elle-même.

La haute philosophie apprend à s'attacher aux sujets valables ; la profonde, surtout orientale, - à se détacher des vétilles.

Munir le passé de poids et l'avenir - d'ailes ? C'est le contraire qu'il faudrait faire.

L'âme veut la loi, l'esprit - des principes, le cœur - des recettes. Bâtir la vie, c'est formuler des recettes comme applications des principes puisés dans la loi.

Mon âme a pour père mon soi inconnu et pour fiancé – le créateur en moi. Mais elle restera vierge, mieux à sa place près de ma croix ou de mes ascensions que de mes prêches ou de mes miracles.

La rencontre du regard, du désir et des ailes produit une voix, et c'est d'après la voix qu'on peut juger un homme et une image et une idée. Par le grain de ta voix on devinera le timbre de ta vie.

L'esprit capte ou émet des lumières ; l'âme procure ou pare des ombres. L'esprit mesure l'heure ; l'âme fait oublier le temps. Même au midi de l'esprit, l'âme sait appeler son étoile.

La pensée est têtue, le sentiment est docile. L'une doit être traînée, l'autre – entraîné.

Deux seules façons dignes pour éreinter quelqu'un : dire que ses cordes sont pendables ou citer un meilleur archer.

La montagne, l'arbre, la caresse – la hauteur minérale, végétale, animale – trois métaphores-hypostases de l'âme.

Penser que l'essentiel est dans les objets ou jugements sur eux, c'est se condamner à l'accessoire. L'essentiel est dans la position des mains, qui caressent, et surtout dans la hauteur des yeux, qui se confessent.

Dis-moi de quoi tu te sens maître, en toi-même, et je te dirais ce que tu vaux. Je ne me respecte qu'emporté, sans offrir de résistance. Même un ahurissement maîtrisé me fait subodorer un vulgaire théorème.

Si la noblesse devait être associée à un quelconque *échange généreux* (Platon), ce serait par l'intermédiaire d'une bouteille de détresse, où j'aurais logé mon regard de naufragé.

Ce que j'ignore prépare ce que je dois, mais ce que je vois ne devrait pas effacer ce que je veux. C'est le contraire du : *L'homme peut ce qu'il doit* - J.G.Fichte.

La hauteur, c'est l'attachement à l'impondérable en délicatesse avec l'obsession, qui est le poids de l'attache.

L'étonnement, admiratif ou teigneux, devant la distorsion entre la réalité et l'esprit. Il faudrait renoncer à la réalité *ET* à l'esprit pour ne magnifier que l'étonnement.

Viser la hauteur, y tendre, n'apporte, en soi, pas grand-chose à la qualité de ton élan ; ton élan doit *partir* de la hauteur.

L'homme grégaire se reconnaît par le poids accordé aux acquiescements ou aux refus, face aux requêtes du monde. Faute de questions intéressantes, l'homme libre se les invente soi-même.

Que valent mes révoltes face à l'accord monumental, qui unit mon âme à l'âme du monde ? À l'unisson, en canon, à contrepoints - je ne peux qu'en développer le thème indiscutable...

Le bonheur : savoir vivre de son rêve et rêver de sa vie. *Le même mystère forme mon bonheur et mon rêve* - H.Hesse.

Être en désaccord avec ce monde - mais qui ne le dit pas ? La question est : où sont les meilleurs accords - dans la force, la tonalité, la vitesse, la hauteur ?

Le tempérament d'un homme devient intéressant, lorsque son enthousiasme égale sa haine. Ce qui souvent résulte, en ligne médiane, en un souverain mépris.

Fondation et élévation de ruines, en pierres de Sisyphe, que l'herbe supporte et le verbe emporte. *En herbes, verbes et pierres* - Paracelse.

Une certaine noblesse consiste à supprimer le temps en prenant le désir pour *espoir*.

Le bonheur : mon choix de la noblesse et la noblesse de mes choix, ce qui promet davantage d'inquiétudes que de béatitudes.

Pour croire en attrait des hauteurs, il faut avoir vécu, à leurs pieds, une transfiguration du vide.

Être *affranchi* de certaines choses peut être plus avilissant que d'être *subjugué* par d'autres.

Le majestueux et le pathétique ne collent plus à rien ni à personne. À travers tous les pores on est pénétré par le minable gluant.

Pour cohabiter, il vaut mieux frôler un poli goujat sans âme. Pour survivre, un goujat impoli sans cervelle est préférable.

Quel est ce paradis retrouvé, dont vous rêvez ? Est-ce celui que connaissaient Adam et Ève avant d'éprouver le sentiment, qui les rendit vraiment humains, le sentiment de honte ?

Ils pensent, que l'essentiel est d'attacher ou d'arracher. Je penche pour : toucher ou cracher.

L'appel du large émane du haut ciel plus que de la mer profonde. La hauteur traduit en chant le bruit entendu dans la profondeur.

Le serpent, muni de la pureté de colombe, ou la colombe, armée de la sagesse de serpent, deviennent moutons. Mais lorsque la pureté et la sagesse deviennent calculables, même les moutons muent en robots.

La soif de nouveau agite surtout les médiocres ; elle s'assouvit rapidement chez un bel esprit, qui alors s'occupe à entretenir une soif de l'immuable, de l'invariant, de ce qu'on pourrait appeler éternel.

Aux hommes de la forêt, du désert, de la mer, de l'ascension, - je préfère l'homme de l'arbre, du mirage, de la bouteille, des crêtes.

Il n'y a rien à explorer, poétiquement, dans ce que nous devrions ou, encore moins, pourrions être. La seule recherche, visant des réactions concrètes, serait ce que nous voudrions ne pas être.

La belle révolte : se libérer de l'astreignant. La belle résignation : s'imposer le contraignant.

Toute fumée, même une fumée d'azur, ne conduit qu'au sommeil profond. La hauteur est question de veille, dans un vide d'azur. Il faut vivre d'un *rêve à l'usage de gens éveillés* – Platon.

Aucun rejet des extrêmes ne me met en appétit, s'il n'est pas accompagné d'une nausée pour le juste milieu.

Pour détacher l'âme du corps, l'un a besoin de quelques notes ou de quelques syllabes, l'autre - du meurtre d'un de ces jumeaux siamois, le troisième - de tirer la prise de courant commun, qui les alimente.

Tenir à la hauteur, c'est ignorer les mesures de la bassesse ; le *pathos de la distance* (Nietzsche) lui, se maintient souvent grâce au poids qu'exhibe le haut, poids qu'il calcule en unités du bas.

L'enfance est anti-poétique : il lui faut des lumières et des démarrages. Le poète aime l'ombre, projetée vers sa haute immobilité.

Plus je suis attentif aux climats extérieurs, moins je suis conscient de son paysage intérieur. Mais plus imprimé est mon climat intérieur, plus grandioses deviennent les paysages extérieurs.

On peut tolérer, que la surface soit profonde, mais la source ne doit être que haute.

Je ne m'appauvris que de ce que je n'ai jamais possédé. Je m'enrichis le mieux de ce qui m'est donné secrètement à la naissance.

Préférer la hauteur des sources à la largeur des estuaires, les contraintes, climatiques ou paysagistes, des rives - au volume et à la profondeur du fleuve.

Tout le monde cultive le souci de soi, mais, ordinairement, avec le regard de l'autre. C'est le souci de l'autre qui fait l'homme, surtout si son regard procède de lui-même.

Celui qui manie les dates de sa naissance s'accommode bien d'ignorer la date de sa mort.

On juge le souffle aussi bien d'après ses harmoniques et ses exhalaisons que d'après la faculté de le retenir, surtout lorsqu'il est coupé.

Viser la lune, même si je ne la décroche pas et la rate, je me trouverai peut-être parmi les étoiles. *Alta pete ! - Vise haut !*

Les avides de descendances sont rarement mus par l'appel d'ascendance.

Il faut bien disposer de la perfection du miroir, mais pour ne bien refléter que des rêves. *Je rêve de ma peinture, ensuite je peins mes rêves* - van Gogh.

Test de la noblesse d'une idée : même un ignare sans qualification peut y accéder. La bassesse exige aujourd'hui des aptitudes professionnelles.

Les principes sans aucun lyrisme sont voués à la vulgarité robotique. Mais la vulgarité lyrique peut t'ôter des principes. C'est l'âme qui doit te guider dans le premier cas, et l'esprit - dans le second.

Les cœurs calculateurs ont honte de chamades et s'adonnent aux charades. Les âmes incolores vivent d'images de synthèse.

S'attaquer surtout au non-existant : après la naissance du rêve ou la mort de Dieu - chercher à donner vie au regard.

On est condamné tant qu'on a l'alibi.

Ce n'est pas le métier d'artilleur qui ruina la chevalerie, mais celui d'usurier. Ce n'est pas l'informaticien qui aura évincé le livre, mais le *e-businessman*.

Ce qui rapproche l'aristocrate du bon sauvage : pudeur et inaction des beaux sentiments.

Le nihiliste, qu'il faudrait dénoncer, est celui d'un arc lâche, intraduisible en lyre, de l'indifférence pour une intensité suffisante, de l'égalitarisme dans le choix de cibles et de distances.

Un faux orgueil - ne toucher qu'à ce qui est grand ; une fausse humilité - ne décortiquer que ce qui est petit. Sans y toucher, il faut ne survoler que des choses, dont l'ampleur n'a de sens qu'en hauteur.

L'art de la vie consiste à tempérer les trois grandes illusions : celle de la liberté (par l'humilité), celle de la hauteur (par l'ironie), celle de Dieu (par un amour gratuit).

La hauteur de l'âme : se moquer des abîmes, ou plutôt n'en reconnaître qu'un seul, la mort.

Les valeurs, ce sont des points de rencontre entre la réalité et le rêve. Elles ont besoin et d'équilibre et de vertiges - de l'horizontalité du savoir et de la verticalité du valoir.

Le sacrifice de l'horizontalité des réussites, la fidélité à la verticalité des chutes du soi connu et des envolées du soi inconnu - deux exercices de liberté, deux manières d'être rebelle.

Ce chapitre fut le premier de ce livre et aurait dû rester le seul. Mais l'ambition me dévoya et ce qui fut pressenti comme *Soustraction de l'infâme* se mua en une *Somme de l'âme*.

Ceux qui cherchent à *vivre en profondeur* se frottent trop aux reptiles et en contractent des réflexes. Les volatiles s'évitent, et ceux qui *rêvent en hauteur* gardent l'aile de leur propre espèce.

En universalité, le chant l'emporte sur la danse comme la parole sur la marche. La danse ne peut être que jeune, tandis qu'on imagine le chant même chez un agonisant.

La direction de mon regard et l'évocation des choses vues me sont imposées. Ne dépend de moi que la qualité de ce regard, qualité qui s'appelle hauteur ou intensité noble.

Pour le vilain, la raison et l'expérience réduisent en nous la part sensible à l'illusion. Pour le sage, elles l'élargissent. Pour le poète, elles la rehaussent.

Plus on s'accroche à la *hauteur*, plus on tient aux catégories d'être et de *valeur* ; plus on se consacre aux *profondeurs*, plus on est tenté par l'*avoir* et la valeur marchande.

Est à hauteur d'arbre ce que l'homme embrasse du regard. Les échelles et les routes l'amènent à la platitude d'étables.

Avoir de la hauteur : élargir les horizons, sans abaisser le ciel.

Je refuse de paraître aux fenêtres, d'animer la cuisine, de fréquenter les couloirs, de dévoiler les fondations ou de mesurer l'escalier, et voilà que mon édifice est déclaré, même par moi-même, - ruines.

Plus lucide est la reconnaissance de mes défaites, plus chaleureux sont les bras de la hauteur, qui m'accueille, puisque l'homme noble tombe vers le haut.

Ils attendent, que l'arbre soit tombé pour en mesurer la hauteur en unités de leurs platitudes ou profondeurs. L'arbre n'a de hauteur qu'en touchant au ciel.

En phylogenèse, la pureté précède la hauteur (Mozart et Beethoven, Pouchkine et Dostoïevsky, Schopenhauer et Nietzsche, Mallarmé et Valéry) ; en ontogenèse - plus fréquent est l'inverse.

La force, le savoir, la noblesse - trois axes, sur lesquels se propage la volonté de puissance. Le bon ordre de leurs étiquettes est à préserver : l'étendue, la profondeur, la hauteur.

La hauteur : tout tonnerre ou tempête éclatent sous mes pieds, ou mieux - c'est moi qui les provoque.

Toutes les valeurs sont désormais ancrées à la terre ; le monde s'est définitivement séparé du ciel ; on *évalue* de Kant et on *ancrer* de Heidegger devinrent synonymes.

L'une des plus belles sensations de hauteur naît de la conscience, qu'un mouvement ascendant de l'âme prend appui sur un mouvement descendant de l'esprit.

Ruines, loques, capitulations - toit trop fréquenté, hermine trop exclusive, panache trop blanc. Mais de bonnes notions d'architecture, de haute couture et de *Vie sacrée*.

Si je baisse mon esprit, je deviens bossu, se disent les orgueilleux, et ils redressent la tête, sans s'apercevoir, qu'une bosse défigure leur âme.

Pour me perdre dans les nues, peu importe si je rampe ou si je cours sur la terre. L'essentiel est de ne pas faire de chemin sans clair de lune.

Inévitablement, un jour, je me sentirai misérable, sur la facette cependant qui m'est la plus chère : m'enivrer de ce découragement, porter haut ma misère - s'appelle noblesse.

Un bon souffle et un bon regard, voilà ce qu'apporte la hauteur. Le souffle te dégage de tes actes et libère de l'air commun ta respiration ; le bon regard permet de dominer et d'ignorer la platitude.

L'humilité sans la fierté, c'est comme la profondeur sans la hauteur - le manque d'amplitude résultera, inmanquablement, en bruit sans épaisseur, en platitude de toute musique, qui émanerait de ma vie.

La tour d'ivoire, cette hauteur d'en-bas, et les ruines, ces abîmes d'en-haut, sont les seuls déserts lieux, que hante le fantôme, sans domicile fixe, de mon écriture, fantôme et non pas locataire.

Le nihilisme extatique : pas de table rase ni de nouveautés à tout prix, mais la recherche de ce qui est invariant ou intemporel, dans les vicissitudes courantes.

Tant de choses impassibles nous envahissent, qu'il faudrait les munir de frissons, pour qu'elles s'enfuient. Préférer un vide musical au plein minéral.

La liberté mécanique, démontrable : mon consentement, accompagné de la conscience que j'aurais pu ne pas le donner ; elle est donc plus dans le devoir et le pouvoir que dans le vouloir.

Le sacrifice et la fidélité sont deux faces d'une même vertu. *Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu* - Vigny. Complétée par sa seconde face, cette vertu constitue le bonheur même.

Toute gloire s'éploie, aujourd'hui, en étendue, en statistiques, en multitudes. Et dire que jadis, elle fut un rayonnement en hauteur, en solitude, en exception.

À ceux qui veulent créer *l'horizon de tous les horizons* je répliquerais, qu'avoir un firmament, rien que pour moi, me comblerait davantage. Question de choix d'axes.

Il vaut mieux succomber en solitaire à la grande séduction d'un idéal inaccessible (Byron), pour ne pas être envahi par celles, qui émanent des choses communément accessibles.

Sacrifice et fidélité, les seules *preuves* de la liberté, n'admettent pourtant pas de *règles* et sont à l'opposé de l'ennui, qui est l'évidence des choix mécaniques.

Le sage est pessimiste des fins et optimiste des commencements ; et pour assurer un fond joyeux de son existence, il tient à donner à son essence une forme toujours initiatique.

La noblesse des commencements est dans leur hauteur, la noblesse des fins est dans leur ouverture, la noblesse du parcours est dans l'intensité.

La hauteur de la tour qu'on projette permet de voir nettement ce qu'il y a de grotesque dans ses sous-sols et de pittoresque - dans ses ruines.

D'après Sartre, on accède au monde par le regard. Mais il le place, à l'instar de Platon ou de Heidegger, en profondeur et non en hauteur, et il l'adresse au *groupe* et non à l'*arbre*.

Garder de la hauteur : m'immobiliser à l'apogée de mon étoile, où son ascendant astrologique est le plus fort.

Ce dont je rêve doit remplir ma vie ; ce fut un mauvais rêve, s'il en est absent.

Dès que le bonheur n'est plus un rêve, il devient insignifiant.

Au bureau, on sait, que l'azur du ciel le doit à sa hauteur ; en tour d'ivoire, on veut, que la hauteur soit due à l'azur.

L'optimisme *naturel* est l'apanage du repu ; c'est pourquoi je dois l'*inventer*. Le pessimisme superficiel accable les grands ; c'est pourquoi je dois en faire un haut choix libre.

Si, à l'embouchure, je suis capable de retrouver, d'entretenir ou de recréer l'intensité ou le *rythme* des sources, je suis dans le *même* fleuve anti-héraclitéen, témoin de l'éternel retour.

Esthète est celui, pour qui ce n'est ni le courage, ni la volonté, ni la vertu qui font l'homme, mais la beauté. Ascète est esthète à l'exubérance minimale.

L'optimisme encourage les consciences tranquilles, ce séjour de tant de bassesses ; le pessimisme nous conduit à la honte, cette antichambre de la hauteur.

Un esthète de l'héroïsme intérieur devient facilement ascète de la résignation extérieure.

L'être et l'étant : le premier - la nuit des rêves, à la lumière de mon étoile ; le second - le jour des veilles, dans les ombres de la terre.

Si la noblesse oblige, la bassesse, elle, dispense. En matière des contraintes.

Le *oui* superlatif est le défi lancé au *non* comparatif, Dionysos triomphant et d'Hermès et d'Apollon.

La hauteur n'est pas un stade ultime d'un passage réitéré de moins à plus haut, mais un état d'âme intemporel, qui est essence même d'un esprit noble.

La première matérialisation des ruines, en tant que le meilleur refuge d'un adorateur de sa propre étoile, fut peut-être le puits du Bouddha, dans lequel tomba Thalès de Milet, trop attaché à scruter le ciel.

La sensation de plénitude correspond souvent à une perte, à celle d'un élan, qui s'épanouissait grâce à un vide, vide en tant que conquête.

Une tâche aristocratique : maîtriser un navire, dont on ne veut pas connaître le cap, par respect des étoiles.

Le sot respecte les choses, qui paraissent actuellement éternelles. Le fin est à l'écoute de ce qui pourrait être éternellement actuel.

Sacrifier mon intérêt sur une échelle de valeurs terrestres, pour en gagner sur une autre, céleste, ou, au moins, beaucoup plus désintéressée sur terre, - c'est cela, le sacrifice *noble* !

Qu'est-ce que l'intensité ? - le vouloir sans but, le pouvoir sans objet, le devoir sans moyens, le valoir des contraintes.

L'orgueilleux cherche à produire des merveilles, le fier trouve le merveilleux et invente l'émerveillement.

Il est du meilleur aloi, qu'on prenne l'aristocrate à l'ironique. Le sérieux devrait être réservé aux raseurs (la recette est de Byron).

Lyrisme du son, lyrisme du mot, lyrisme du concept – musique, poésie, intelligence. La corde qui nous rend sensibles à ces vibrations s'appelle âme.

La noblesse: un *oui* passionnel à la forme du monde infini et incompréhensible, un *non* rationnel au fond du monde compris et borné.

L'ennui de l'époque moderne - personne à mépriser, tous plus ou moins victimes d'un Moloch économique, intronisé après l'heureuse abdication de l'homme.

Celui qui regarde sans étonnement le ciel et l'oiseau ne verra jamais l'ange.

Jadis, la caravane marchande polluait la verdure de nos vertes vallées ; aujourd'hui, c'est l'azur du ciel qui est menacé par les circuits incolores.

La fonction noble de l'âme – la sublimation de nos cinq sens : la musique, le flair, le goût, la caresse, le regard. L'esprit se contente du bruit, du calcul, de l'intérêt, de la possession, des yeux.

L'esprit parle, le cœur rit, gémit ou hurle, l'âme chante, et mon soi inconnu compose une musique, à laquelle ils devront s'adapter et s'y inscrire.

L'irruption de *regards rêveurs* (Kant) ne provoque pas l'écroulement de la philosophie académique, mais l'assigne à sa véritable place – à la platitude.

La beauté sans noblesse n'est que joliesse. Mais pourquoi tout ce qui est sublime est, en même temps, beau ? - énigme. Le talent serait, donc, le don de rendre sublime, d'anoblir.

La volonté et le rêve sont maîtres de leurs empires respectifs, et le rêve d'impuissance (caractère sensible) peut parler d'égal à égal avec la volonté de puissance (caractère intelligible).

Dans la *volonté* il y a plus de pouvoir que de vouloir ; c'est l'âme qui veut, mais c'est la volonté qui peut. Et l'on vaut par la concordance entre elles.

L'invisibilité est un cadeau d'un ciel, qui m'est hostile : au lieu de refléter ou absorber, je laisse passer la lumière infidèle.

Ne sont sacrés ni les objets (chers au cœur) ni les idées (chères à l'esprit), mais l'aura autour d'eux, l'aura que produit le souffle de l'âme.

Il faut prendre de la hauteur non pas pour voir plus loin, mais pour voir avec autre chose que les yeux.

La noblesse n'a pas grand-chose à avoir avec l'éducation ou l'intelligence ; elle élève l'homme exactement comme la beauté élève la femme – un caprice du destin, prometteur du bonheur.

La noblesse : l'ardeur et la fraîcheur des commencements, la hauteur et l'ampleur des contraintes, la froideur et la rigueur des moyens.

Laisse tes racines et tes fruits épouser la terre ; laisse tes fleurs et tes ombres avoir pour amant – le ciel.

L'indifférence est le refus d'attribuer une valeur à ce qui en est indigne ; elle est une conséquence des contraintes qu'on impose à son bon goût éthique, esthétique ou mystique.

L'esprit, se découvrant les ailes, peut devenir âme ; l'âme, touchant le fond, se mue en esprit. Le pire des cas : sans rester au fond, être *l'âme qui a perdu ses ailes* - Plotin.

Se résigner à être incomplet après l'élimination du vulgaire.

Être noble : comprendre que *leur* vrai est négligeable, ressentir que *ton* bien est impossible, se réjouir que *notre* beau est nécessaire.

Le passé est intéressant car légendaire. Le présent est trop transparent ; l'âme n'y a pas encore commencé son travail de fiction.

Les yeux, et donc la profondeur, relèvent de l'esprit, et le regard, et donc la hauteur, – de l'âme. Le profond, cherchant à s'élever mais manquant d'âme, ne débouchera qu'à la platitude.

Tant de grandeurs nous parviennent par le petit écran d'ordinateur ; le grand écran du cinéma de nos ancêtres véhiculait surtout de la petitesse.

Pour être un ange, il faut : se savoir porteur d'une Bonne Nouvelle et ne combattre que ceux qui défient non pas leurs contemporains mais Dieu – pureté des commencements et pureté des contraintes.

Les yeux s'entendent mieux avec l'esprit, et le regard – avec l'âme : les yeux sont faits pour voir et pleurer, et le regard – pour admirer et se consoler.

Au royaume de la pensée, comment s'appellent l'héroïsme et l'amour ?
- sacrifice de ce qui marche et fidélité à ce qui danse.

Il est plus noble d'avoir honte de la richesse et de la paix d'âme plutôt que de supporter la pauvreté et la détresse.

L'espérance organique est dans la noblesse des commencements ; qui veut la trouver au-delà, risque de la confondre avec l'inertie mécanique.

Dans la hauteur s'amenuisent les idées et se décolorent les actes ; seul mon regard peut y entretenir un semblant de grandeur ; mais même en le ratant, il me promet plus que de la reptation – la chute.

La noblesse est une question du goût : chez le dernier des goujats français je trouve des traces d'une noblesse ; la mentalité des lords britanniques n'est que de la goujaterie.

Deux cadres, dans lesquels le regard s'exerce – la bibliothèque ou les ruines, les *théories* ou les *théâtres*. Explorer, de jour, par la fenêtre, le lointain profond ; chanter, de nuit, par le toit, le haut lointain.

La culture : entretenir les soifs du cœur (le Bien) et de l'âme (le Beau), une fois assouvi l'appétit de l'esprit (le Vrai) avec les aliments des meilleures des œuvres humaines.

La chose vue n'est qu'un prétexte, pour que mes yeux calculent la pesée et que mon regard en soit le peseur. *Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée* - A.Gide.

L'âme vaut par sa créativité et par ses admirations ; le dénominateur commun semble en être l'enthousiasme. *Ce qu'il y a de plus haut dans l'âme, c'est l'enthousiasme* - Flaubert.

Nos émotions, sentiments, humeurs trouvèrent déjà leurs noms ; les états d'âme en manquant, il faut les chercher ou/et les inventer.

Quand on ne maîtrise pas assez la règle, toute ambition à l'exception échoue.

N'importe quel sot se doute bien de ce que peut viser la force et que doit éviter la faiblesse ; seul le sage voit où ne doit pas aller la force et à quoi peut servir la faiblesse.

Le poète est anti-parménéidien : il crée de l'être à ce qui n'en a pas (le haut rêve) et réduit à néant ce qui est (la basse réalité) – but et contraintes.

Les instants sublimes dans une vie d'homme : vivre le vertige des pulsions ténébreuses de bête ou rêver de la lumineuse pureté d'ange.

Se savoir juste, se voir fort - marques d'une âme basse.

La hauteur, c'est ce qui permet de mettre sur un pied d'égalité la voix élevée et la voix basse.

Il n'y a plus de sacré, puisqu'il n'y a plus de (con)frères, que des collègues ou des collaborateurs.

Sur la voie (la logique ou la dialectique) ou sur ses bretelles (les méthodes), que ma raison marchante compte, que mon étoile dansante conte !

Quand on échoue dans la recherche de la simplicité et qu'on se noie ou tombe dans la complexité - que ce soit, au moins, accompagné d'un vertige.

La liberté se manifeste mieux dans l'attachement à l'invisible que dans le détachement du visible.

Une paix d'âme est toujours un symptôme d'une perte de soi et d'acceptation d'une médiocrité : *Je tenais l'inquiétude pour la garantie de ma sécurité* - Sartre.

Tant d'épigones de Nietzsche partagent ses *Non* médiocres ; très peu sont capables de s'identifier avec ses *Oui* grandioses. Les contraintes, dans la création, doivent être invisibles.

La pesanteur m'attache à la terre ; la grâce me fait tendre vers le ciel. Celui qui en assure le mieux l'équilibre, c'est l'arbre : *L'arbre est enraciné dans le ciel* - S.Weil.

Peut-être c'est à l'échelle du plaisir qu'il faut mesurer l'élévation de la pensée : de la satisfaction dans la profondeur, vers le bonheur de l'ampleur, à l'extase en hauteur.

Deux sortes de hauteur – due à la grâce (traduite en talent) ou acquise par la maîtrise de la gravitation (la volonté d'échapper aux attraits terrestres, pour se vouer à l'apesanteur céleste).

Là où les vénération et les mépris s'apaisent, s'installent l'indifférence et la platitude.

Fonder ma vie sur le savoir est certes bête, mais la redresser par le rien n'est guère plus glorieux. Il faut orienter ma vie par le rêve, cette ignorance étoilée, que m'inspire mon soi inconnu.

Le poète croyait, qu'en perdant sa tête, il ferait parler son cœur ; mais le robot moderne comprit, qu'en se débarrassant de son cœur non rentable, il rendrait encore plus efficace sa tête productrice.

L'âme m'éblouit avec la lumière de la beauté, le cœur me fait réjouir des ombres de la caresse, le corps m'apprend les ténèbres de la souffrance, et l'esprit unificateur les place sous l'étoile de la noblesse.

Ni la consolation tragique, ni le verbe poétique n'ont de place dans la vie réelle ; ils ne peuvent s'incarner que dans un rêve immatériel. La philosophie et la vie sont incompatibles.

Vivre pour penser ou penser pour vivre, c'est également bête ; à ces deux positions réalistes il faut opposer la pose d'ironiste – le rêve, qui invente une autre vie et enfante de pensées imprévisibles.

Plus profondément je me libère de mon soi connu, plus haut sera l'essor, en provenance de mon soi inconnu, dont je deviendrai esclave et/ou amoureux.

M'abaisser ou me hisser, la descente ou l'ascension, - la noblesse peut accompagner ces deux mouvements complémentaires – vers l'humilité ou vers la fierté.

L'esprit est despotique, l'âme – aristocratique, le cœur – démocratique.

Mettre la fidélité d'esthète au-dessus du sacrifice d'ascète – la volonté de puissance de l'artiste.

La hauteur, c'est un bon élan, ou regard, vers une étoile inaccessible ; c'est pourquoi l'échelle n'y servirait à rien, tandis que la sensation des ailes, même pliées, est indispensable.

Que tu sois randonneur des cimes ou explorateur des gouffres, tu fouleras des sentiers battus, si ton guide s'appelle esprit. L'âme ne promet que des impasses, mais tu y seras toujours pionnier.

Vus de trop près, les dieux meurent, et la hauteur devient platitude. *Ne nous foncions pas dans l'Azur* – Héraclite.

Qu'est-ce qui t'empêche, au lieu de vivre le divin sans Dieu, - de ne faire qu'en rêver ? Dieu, l'extase et la hauteur ne sont réels et grands qu'en rêve.

Dans l'air, poétique et transparent, se reflète l'arc-en-ciel de nos rêves : la rougeur du feu, la bleuté de l'eau, la verdure de la terre.

L'univers du rêve a sa propre logique : l'impossible y est plus présent que le possible, l'inexistant y a plus de place que le suffisant ou le nécessaire.

Le bas est un lieu, et le haut est une direction.

Mes passions se définissent soit par leur objet, se trouvant dans le monde extérieur ou dans mes propres gouffres, soit par leur intensité – l'élan vers un objet inexistant.

Le prosateur rêve de faire ouvrir les yeux d'autrui, à les livrer à l'insomnie ; le poète cherche à les faire se fermer, pour rêver.

À l'ouverture d'esprit au secret, pour être dévoilement (Heidegger), je préfère l'ouverture d'âme au mystère, pour devenir élan.

La passion est un élan, qui me fait quitter le monde de la nécessité, de l'intérêt de l'espèce, de l'utile. Le moment idéal, pour prouver ma liberté. C'est de la foi, même si c'est de la mauvaise foi.

Toute larme purifie quelque chose : le cœur, encombré d'amour ou de honte ; l'âme, enténébrée par une beauté intenable ; l'esprit, en proie au noir désespoir.

Quand je désespère à trouver une raison quelconque à être *fidèle* à une noblesse, je me dis, que Mallarmé a peut-être raison et qu'il faut faire *sacrifice d'une vie à toutes les Noblesses*.

Un bon axiologue : la noblesse des commencements (leur hauteur), l'intelligence des finalités (leur profondeur), le talent du parcours (touchant les extrémités des axes).

L'étoile froide, comme ton regard froid sur elle, servent à mieux peindre l'ardeur de ton élan vers elle.

La triade divine – honte, étonnement, pitié - correspond, très précisément, aux trois plus importantes victimes de notre époque, leur substituant une paix d'âme, un regard blasé et une indolence de machine.

Ce n'est pas une paix d'âme que devrait viser une bonne consolation, mais, tout au contraire, - apporter des raisons de vibrer, au moment où s'installent, irrésistibles, la monotonie ou la grisaille.

L'élan qui ne touche aucun objet : plutôt le vent qui répugne à la voile que la voile qui répugne au vent.

Le ciel réel finit toujours par être envahi par les nuages noirs du désespoir ; l'azur de l'espérance ne peut s'installer que dans un ciel artificiel.

Les hiérarchies et l'égalité : on reconnaît l'homme de culture supérieure par sa reconnaissance que, en tant qu'homme de nature, il est l'égal de tous les hommes.

L'acceptation de tout principe d'inégalité matérielle mène à une forme de goujaterie et d'une façon plus sûre que l'acceptation de tout principe d'égalité spirituelle.

Je suis ce que valent mes élans, ce que veulent mes rêves, ce que peuvent mes mots. Les tâches de la verticalité. Le savoir ou le devoir ne s'y placent qu'aux horizons, dans l'horizontalité.

La finitude banalise les chemins et les buts ; seul le commencement peut être infini, en s'identifiant à l'élan vers l'inaccessible.

Les contraintes à pratiquer sont celles, où un petit moins conduise à un grand plus, le tout - pour préserver des invariants sacrés.

Des Narcisse ratés, à cause de : pas assez d'azur au-dessus de leur âme ou au fond du lac ; la surface du lac troublé par l'agitation du quotidien ; une mare, prise pour un lac.

Le rêve est ce qui, sans montrer de buts, fait sentir l'élan. Même vers l'inexistant. *Une utopie n'est pas un but, mais une direction* - R.Musil.

Je me fiche de l'aristocratie du comportement (un troupeau réduit), j'estime celle de l'emportement, celle qui secoue ou crée des arbres généalogiques, qui n'offrent au troupeau ni fruits ni abri ni ombrages.

Qu'attends-tu de tes idées ? - un savoir touchant au mystère ? une clarté rassurante ? une beauté exaltante ? Et tu t'ancreras à la profondeur, te contenteras de la platitude, te dévoueras à la hauteur.

Que notre oreille ne se tende plus vers la ligne d'horizon temporelle, c'est bien lamentable. Mais que nos yeux ne se lèvent plus vers la ligne de crêtes spatiale est autrement plus atroce.

Qu'elle soit active ou contemplative, la vie nous est imposée par la nécessité, le hasard ou le calcul d'intérêts ; nous ne sommes vraiment libres que dans le choix et l'embellissement de nos rêves.

La seule consolation noble est la vénération, la foi ou l'attention que tu portes au sacré, qui surgit de tes rêves. Tout ce qui est profane, commun ou rationnel finit par désespérer.

Aux crépuscules de la vie, les ombres s'allongent ; si je veux qu'elles soient hautes, je dois placer une source de lumière - dans les profondeurs.

Se moquer des houles et ascensions n'est utile, que si l'on dépose outre-mer ou dans l'Empyrée assez de trésors inaccessibles.

Il faut *s'éclater* dans le métissage et se *recueillir* dans le sentiment de race.

Les choses les plus nobles s'inspirent de notre faiblesse ; les choses les plus ignobles sont dictées par notre force.

Ceux qui lisent beaucoup sont toujours de mauvais lecteurs, puisque le bon livre est rare ; le bon lecteur suit le conseil de O.Wilde et se contente des meilleurs auteurs.

L'âme, d'abord, est visuelle, pour s'imprégner de la beauté ; ensuite, plus mûre, elle devient auditive, pour se vouer à la musique.

En hauteur ou devant une beauté, on a le souffle coupé, mais la respiration difficile y est compensée par l'inspiration, due à un bon liquide - le sang, l'encre ou la larme. On y trouve un *climat sans terre*.

Celui qui n'a pas de bon souffle ne devrait pas regarder vers la hauteur, comme vers n'importe quel lointain, où la nature crée un vide, salutaire pour les uns et mortel – pour les autres.

L'image idyllique du chevalier n'existe que grâce aux poètes. Celui-là n'était pas très différent de nos gangsters, boutiquiers, agents immobiliers, mais il n'y a plus de poètes...

L'élan est un regard intense sur ce que ton étoile désigne au pays de l'inexistant, en absence de tout chemin, tracé par les autres. *Jamais la passion ne touche à ses limites* – Platon.

Dès que l'orientation des pieds des autres te préoccupe, tes ailes déchoient. La place de *sum* est à *sursum* - *élevons nos cœurs* !

Ton valoir rend ton devoir plus noble, ton vouloir plus haut, ton pouvoir plus profond, ton savoir plus vaste. Mais aucune de ces hypostases ne peut se substituer au valoir.

Dès que notre conscience est attirée vers la hauteur, elle produit des rêves, c'est la définition même du rêve ; Homère appelait celui-ci – *un être ailé*.

Mes écrits font partie de mes rêves et non pas de ma vie ; ce n'est pas ma tombe, mais le ciel qu'ils rejoindraient. *Je ferais enterrer mes manuscrits avec moi, comme un sauvage fait de son cheval* - Flaubert.

L'aristocratie est l'art de trouver plus de ressources d'admiration, d'enthousiasme et d'espérance – dans la faiblesse, plutôt que dans la puissance. Tout culte de la force est de la goujaterie.

Le malheur de l'homme ordinaire – ses idées entrant en contradiction avec la réalité ; le bonheur de l'homme extraordinaire – la fidélité à ses rêves, nés en dehors de toute réalité.

Même les plus cruels des bourreaux sont capables de rires et de pleurs, de ces messagers d'un cœur irresponsable. Mais le messager d'une âme responsable, le regard noble, ne s'irradie que des purs.

Le rêve se chante par des rhapsodes errants, la vie est fabricante de codes récurrents. Les lois du réel et de l'idéal sont incompatibles ; les mélanger conduit aux bonheurs ou malheurs bien plats.

Le vecteur est supérieur à la valeur, et le vertige de la chute est plus humain que la paix de la platitude, que nous promet l'axe horizontal, dominateur.

La profondeur fait comprendre la fatalité de la loi ; la hauteur fait ressentir la liberté du caprice.

Tout festin, aujourd'hui, sent trop la cuisine.

La consolation – l'enthousiasme de la faiblesse ; le cynisme – l'enthousiasme de la force.

Le monde, dans lequel je vis, n'a pas grand-chose en commun avec le monde, qui vit en moi, – la réalité et le rêve.

C'est dans l'imaginaire que surgissent nos plus belles ruines, là où s'épuisaient nos plus beaux rêves. La ruine est la tragédie du château en Espagne.

La fidélité aux rêves évanescents entretient notre espérance ; le sacrifice des actes, profitables dans le réel, prouve notre liberté.

Le rêve en action ou le rêve immobile : trouver ce qu'on ne cherche point ou chercher l'introuvable.

La meilleure chance de te hisser vers le haut de ton soi inconnu est de descendre au bas de ton soi connu.

La patience nous empêche de vibrer, que ce soit dans un désespoir paralysant ou bien dans l'élan d'une espérance.

Les rêves sont souvent pathétiques, mais les idées – presque jamais. Celui qui tient au pathos sait de quel côté il doit le chercher.

L'espérance est une tentative de garder l'ivresse des sens, le refus de se dégriser.

Il faut que tes rêves aient assez de force, pour oser chanter des hymnes à ta faiblesse dans la vie – la fierté amortissant le remords d'avoir tenté une œuvre de la force.

La puissance et la noblesse ne peuvent irradier que de celui qui s'illumine de ses faiblesses et de ses caresses.

La plupart de défis, que la vie nous lance, sont mesquins ; les bras, ces symboles de nos résignations ou de nos héroïsmes, devraient, plus souvent, se baisser, songeurs, que se dresser, vengeurs.

Derrière les horizons visibles se tapissent les buts, gris ou noirs ; vis plutôt du bleu des commencements, préoccupe-toi du *recueil de l'azur* (R.Char).

Pour un Oriental, *ne rien désirer* veut dire renoncer, froidement, à toute possession ; pour un Occidental, c'est ne plus avoir de cibles inaccessibles, qui rendent le regard – ardent.

La certitude de la tension sensible de la corde va de pair avec la certitude de la cible invisible. Les cibles visibles rendent vite lâches les meilleures cordes.

Une création horizontale – étaler ce qu'on croit savoir ; une création verticale – l'harmonie des vérités prouvées ou la mélodie des rêves éprouvés.

La modestie a sa place dans les récits de nos débâcles réelles ; elle n'est que sottise dans les hymnes à nos rêves.

Un effet collatéral du débordement de rêves – un manque de réalité.

Ce n'est pas le nombre plus élevé des possibles qui fera le charme de mon espérance face à la possession, de mon rêve face à la réalité, mais que j'espère et je rêve l'impossible.

Les ailes apportent de la pesanteur à ton soi connu ; mais aussi de la grâce à ton élan vers ton soi inconnu.

Dans le rêve, il n'y a ni matière ni esprit, ces composants de la réalité ; le rêve est immatériel et ne repose que sur l'âme. Il est absurde de dire : *Je n'aime le rêve que tant que je le crois réalité* - A.Gide.

Les rêves sont hors temps, et ils sont, peut-être *les seules choses qui ne vieillissent pas* - Cocteau. Ils perdent, pourtant, de leur musicalité, que permet de retrouver une bonne consolation.

Les murs de ta maison t'isolent du mystère ; le toit t'occulte ton étoile. Tu les démolis, tu restes avec tes ruines, dans lesquelles éclosent tes rêves, fusant vers le ciel.

L'extinction des rêves est irréversible ; la consolation n'est qu'une ombre artificielle d'une authentique lumière à jamais perdue, une réparation de l'irréparable.

Je parle trop haut ; ce qui exclut les Terriens de ceux qui m'entendraient.

Il est plus grave de te tromper de la hauteur de ton regard que de la profondeur de ta vue ; le premier crée le rêve, le second scrute la réalité.

Mon ange s'occupe du rêve et laisse la réalité à ma bête. *Il n'y a pas d'ange de la réalité* - P.Éluard.

L'âme est nourrie et assouvie par l'esprit, chasseur de mots et d'idées, et par le cœur, pourvoyeur de goûts et d'ivresses.

La liberté prônée par la multitude – celle du cerveau et des pieds et non pas de l'âme - s'appuie sur *faire* et *avoir*, à l'opposé de tes *être* et *vivre*.

Il est facile de transformer son bonheur passager en malheur fatidique ; être heureux du bonheur d'autrui est plus durable et véridique.

Ce n'est pas aux convictions que tu dois rester fidèle mais à l'élan qui t'y avait propulsé ; mais tu ne gardes (le souvenir de) ton élan que si tu ne quittes pas des yeux ton étoile, ton vecteur.

Savoir sacrifier à l'étoile souriante et rester fidèle à l'étoile en souffrance témoignent d'une même dignité. Mais pour cela, il faut avoir compris que mon étoile loge dans mon âme.

Tes désirs de l'inaccessible : en entretenir l'intensité ou la soif pourrait découler d'une *longue impatience* (Valéry).

Les hautes abstractions caressent aussi bien nos pensées que nos sentiments ; elles sont de véritables excitants pour une plume alerte. Le culte des bas détails est pratiqué par des plumes d'eunuque.

La poésie est une consolation magique, celle qui substitue au dégoût du réel le goût du rêve, tourné au passé imaginaire.

L'espérance est dans le maintien de la soif ; la réalité, en la désaltérant, s'y oppose.

C'est bien de vouloir entretenir en soi-même les plus fortes passions, mais où est leur force ? Dans l'agitation, l'intérêt ou la noblesse ? L'aristocrate s'y retrouve en compagnie du fanatique et du cynique.

Le mérite est une notion philistine tout comme l'égalité abstraite, celle des droits. L'égalité concrète, celle des toits et des plats, est aristocratique.

En vraie grandeur, l'arbre s'opposerait au temple ou au musée, et non pas à la pierre ou à la montagne.

Dans l'arbre, ce qui est vital est obscur, ce qui est monumental est pur, ce qui est floral n'est pas mûr. Plus l'homme ressemble à un arbre, moins on a envie de voir derrière lui la forêt.

L'arbre est la commune mesure des fleurs, sèves, cimes et ombres.
L'arbre, en nous, est ce qui nous rend ouverts à l'unification avec le monde.

Se déverser, se consumer, s'enraciner est plus facile que de garder la hauteur, bien que préservant mieux de chutes.

Porte haut ta faiblesse - une haute liberté t'y rejoindra ; dans les profondeurs de la puissance, toute liberté est basse.

La noblesse : se sentir prince, mais pas de ce monde.

L'Intelligence

La merveille du cerveau : tant de choses en sortent, sans que les bras le réclament. La merveille du cœur : tant de choses y rentrent, sans être approuvées par le cerveau.

Le cerveau est une excellente unité arithmétique, mais qui devient détestable, dès qu'il se substitue à nos périphériques, où s'impriment les âmes, se magnétisent les cœurs ou se gravent les mystères.

Trois niveaux de discours : énoncer, poser, formuler - se désintéresser de la réponse, la laisser au lecteur, la mettre dans la question même, sous forme de belles inconnues. Athlète, ascète, esthète.

On ne peut juger de l'intelligence des hommes que d'après leur manière d'énoncer des banalités. Dans des constructions savantes, le sot est indiscernable du génie.

Sans la poésie, il n'y a pas de haute philosophie, exactement comme sans la mathématique, il n'y a pas de physique profonde.

Penser, c'est être plus à l'aise à manier les étiquettes des choses plutôt qu'à remuer les choses elles-mêmes.

Visiblement, le sensible et l'intelligible avaient des commencements différents ; si le premier s'y reposait sur la Caresse, le second, peut-être, découlait du Nombre Naturel.

Exister, c'est peut-être échapper à toute représentation. Et comme celle-ci, tôt ou tard, me rattrape, exister, c'est savoir me métamorphoser, me métaphoriser, me métastaser.

Pour les tâches de représentation on devrait exclure le terme de *langage* et parler d'*outillage conceptuel*. Le langage n'intervient que dans des règles et dans des requêtes du modèle conçu.

L'intelligence complète : le choix d'une hauteur juste des *choses*, l'intensité allégorique des *liens*, la noblesse des *pourquoi*, la délicatesse des *comment*, le hasard heureux des *où* et *quand*.

Se méfier de l'intelligence, elle réussit tout ce qu'elle entreprend et te prive de l'exercice aristocratique : dans l'échec, tenter de ne rien apprendre.

La science est ce qui n'a pas besoin d'intermédiaires entre le fait et la pensée. L'art est un monde, où le fait et la pensée ne sont que deux langages de plus, rien de plus.

On peut définir une chose par sa forme, par son lieu ou par un chemin qui y mène - ce qui en fixe le volume ou le prix. Ou bien on la définit par allusion à sa source ce qui en donne la hauteur.

L'intelligence divine se manifeste dans l'existence de *valeurs par défaut*. L'intelligence humaine - dans la capacité de rester cohérent avec celles-ci.

Deux vices des temps modernes : entourer les concepts prosaïques par de prétentieux mythes et fabriquer, à partir d'authentiques mythes, de piètres concepts.

Matérialiste : l'homme qui vit dans un univers à l'abandon. Idéaliste : l'homme qui abandonne la vie pour l'univers. La franchise faite règle, *l'insincérité faite instinct* (Nietzsche).

Le regard, en littérature, c'est l'élégance du passage du mot à la vie, sans trop s'attarder au modèle. Se barricader dans le modèle est la tare du scientifique borné.

Évoquer, à partir d'un fait insignifiant et en dernière instance, une pensée grandiose. Mais le penseur moderne s'attaque, d'entrée, à une pensée grandiose pour n'arriver qu'à l'insignifiance d'un fait.

Que les pensées, qui me croisent, soient de ces pèlerins étrangers, enfants trouvés, dans lesquels, soudain, je découvre une généalogie commune.

Savoir, c'est mettre à sa hauteur. Au-dessus de quoi, là est la question. Peu de compagnons y acceptent le vide, appelé point zéro de la création.

Penser, c'est cultiver l'arbre. Écrire ou rêver, c'est ne s'occuper que de ramages ou de fleurs. Laisser des branches ouvertes vers un azur unificateur.

Le questionné et le questionnement : la science est le primat du premier, l'art - celui du second, la philosophie - leur équilibre.

Intelligence - tantôt promptitude, tantôt amplitude. Sottise - tantôt habitude, tantôt hébétude.

La rose, l'intelligence, le succès – le mystère, le problème, la solution – se passer du pourquoi, surgir du pourquoi, ignorer le pourquoi.

Savoir, où la modélisation doit céder à la spéculation, les preuves aux métaphores, - est l'intuition superstitieuse de l'intelligence.

On est plus intelligent en devinant une nouvelle opacité plutôt qu'en déduisant une nouvelle clarté.

Comprendre, c'est discerner la part de maîtrise et la part de résignation.

Toute intelligence, qui se passe d'allégories et de métaphores, est condamnée à être dépassée par la machine.

L'intelligence, c'est ce qui permet à l'émotion de se propager de l'âme au regard, au lieu de s'éteindre dans un prurit gestuel ou narratif.

Les pensées à rejeter : quand le contraire a le même poids. La pensée doit être dans un flagrant déséquilibre, laissant dans le camp adverse le plus faible de ses pieds.

Le génie est une exception, qui confirme cette règle, bien décourageante pour les ignares visant la génialité : plus d'information mène à plus de savoir, plus de savoir - à plus de sagesse.

La philosophie est le seul domaine, où, d'après leur vision du monde et même d'après leur savoir, ceux qui se sentent contemporains peuvent être séparés par des millénaires.

La logique, ce modèle-noyau intemporel, donnant lieu à trois superstructures *spatiales* : la profondeur scientifique, la hauteur philosophique, l'étendue langagière.

Dans ses pérégrinations l'esprit suit la lumière (le nombre, le concept, l'idée) ou la force (le mot, l'image, la passion). L'intelligence consiste à contenir la force en se servant de la lumière.

L'indifférence face à l'incompréhensible, c'est ainsi qu'on peut définir le matérialisme. Son adjonction à l'incompris. Un idéalisme vivifiant consiste à vénérer l'incompréhensible et à s'amuser dans l'incompris.

Nous ne connaissons de l'actuel que ce que le virtuel nous permet de maîtriser. L'existence ne se saisit qu'à travers l'essence. Comment peut-on être matérialiste ou existentialiste ?

Trois choses à ne pas confondre : la représentation (structures, attributions, règles), la compréhension (degré de perfection, dialogue), la réalité (entéléchie, mystère, ontologie).

Le cartésien : le réel pourrait n'être que le rêve des sens. Moi : le rêve devrait être le sens du réel.

La recherche du sens, pour les superficiels, a pour but - le trouver. Pour le subtil - bâtir un beau dialogue, avec soi-même.

Quoi qu'en dise la raison, le goût ne doit pas grand-chose aux yeux ni aux oreilles, mais plutôt au nez, au flair.

Trois stades d'intelligence interprétative : s'appuyer sur un fait, sur un calcul, sur un réflexe (type de sollicitation).

La représentation et l'interprétation, deux activités, manipulant les noumènes par le libre arbitre et par la liberté, dont sont dépourvus les phénomènes, séjour du nécessaire et de l'irréversible.

L'inertie presque irrésistible : pensée balbutiante, pensée méditante, pensée calculante. D'où l'intérêt du morcelé et de la pensée enthousiasmante, qui chahute la routine.

Le message naît d'un murmure ou d'un silence intérieur. C'est pourquoi ceux qui se proclament, à l'avance, porteurs d'idées mûres n'ont pas de messages, que des discours.

L'intelligence d'artiste consiste peut-être à savoir transformer l'arc d'Apollon tantôt en lyre d'Orphée tantôt en flûte de Dionysos. Les cordes tendues et le souffle retenu.

Tout *élargissement* du savoir *rehausse* et amplifie les sphères de l'inconnaissable.

Ne pas tenir en place, déborder ou gicler - prodrome d'une idée féconde ; la stérilité vient du syndrome des parois étanches.

Les yeux nous apportent un contenu, auquel le cerveau donne une forme ; le regard, c'est une forme qui détermine son propre contenu.

La science et l'art, regards allant des modèles vers la réalité ; la philosophie, tentative d'évaluer les modèles à partir de la réalité.

L'inconscient, une frivolité viennoise ; la déconstruction, une blague belge ; le néant, en transit en Suisse, le désespoir, patenté à Elsenieur - l'intelligence, que de bêtises se pratiquent en ton nom !

La règle du plus court chemin est bonne ; seulement celui-ci n'est pas plan, mais suit une surface, que chacun dessine en fonction des courbures de son esprit.

Valéry surclassait Einstein dans tous les compartiments du jeu de l'esprit (et où échouait Bergson) ; aujourd'hui, l'analyste-programmeur est plus spirituel que vos Prix Goncourt.

Le goût est fait du talent et de la volonté. Le bon goût est la même voix s'adressant à l'audace ou à la résignation. Le mauvais goût est le parti pris en faveur de la liberté-audace ou de l'esclavage-résignation.

C'est la raison qui a besoin d'ailes pour rester fidèle à la terre. L'âme, elle, a besoin de plomb pour atteindre des hauteurs.

Preuve d'intelligence : croire, dans le vague, à l'existence d'un fond certain et voir, dans le certain, de nouveaux espaces du vague.

L'intelligence consiste à transformer en escale ce que d'autres prennent pour terminus, cul-de-sac ou voie impériale ou impraticable.

La lecture la plus valorisante : aux réponses, apportées par l'auteur, associer des questions, auxquelles celui-ci n'avait pas pensé.

Test d'intelligence : l'exercice de mystique affective prenant subrepticement forme d'une mystique spéculative.

Le continu de la *solution* devrait moduler le pointillé du *problème* et les points de celui-ci - se dessiner en reproduisant l'étoile du *mystère*.

Une grande leçon de sagesse consiste à comprendre qu'écouter les secondes exige infiniment plus de sagacité que scruter les siècles.

Aux philosophies de l'être (le fond, le silence) ou du connaître (la forme, le bruit) je préfère celle du naître (la hauteur des commencements, l'intensité de la musique).

Avec tout ce qui est beau, l'ex-plication (développement) cède en efficacité à la *com*-plication (enveloppement).

Il existe toujours un méta-niveau conceptuel (l'Idée des idées platonicienne), vu duquel toute *substance* peut être réduite à un *attribut*. Le descriptif résumant et même se substituant au déductif.

Il n'existe ni idées *simples* ni qualités *premières* (Locke) ; tout fait peut se muer en pure virtualité, et toute virtualité peut devenir polymorphe. Toute mémoire statique peut se convertir en procédure dynamique.

Le dire de la pensée (Logos), les structures de la pensée (les Écoles), l'image de la pensée (la société) - c'est dans ce sens, que le mot évoluait dans l'Antiquité. Aujourd'hui, il emprunte le chemin inverse.

L'attribution du sens : passage de la signification (dans le modèle) à la dénomination (dans la réalité).

Tout se modélise dans une représentation complète : la substance, l'essence, l'existence. On peut donc en chasser, techniquement, aussi bien le mot que la réalité, c'est-à-dire la métaphore et la sensation.

Nous avons trois interprètes : le langagier, le conceptuel, l'applicatif. Qui génèrent l'expression, le contenu, le sens. Et ces trois ne coïncident jamais.

Ce n'est pas l'idée-concept de Platon qui existe, c'est la méta-idée (modèle, archétype, figure) qui pré-existe. *Les concepts renvoient, eux-mêmes, à une compréhension non-conceptuelle* - G.Deleuze.

Le stoïcisme est tueur du rêve, puisqu'il nous invite à nous débarrasser du désir d'être ailleurs ou autrement. Ailleurs - parmi des fantômes, autrement - en fantôme.

Je peux car je veux ce que je dois – Kant. Une magnifique concision, pour décrire la meilleure cohabitation de la liberté, du désir et du destin !

Spinoza : résolution sans solutions, problématique sans problème, mystique sans mystère. Ourdir des systèmes, telle une *araignée affairée*, pour capturer des moucherons désœuvrés.

Pour une intelligence parfaite, même l'algorithme renonce à l'appel explicite de procédures et se contente de déclarations. Ainsi tout mon venin contre l'algorithme est neutralisé par l'antidote de l'intelligence !

On a beau s'enfermer dans la nature objective ; avec un bon regard subjectif on la trouvera de plus en plus projective.

L'être se *fonde* dans les points, le devenir se *forme* dans les axes – les contraintes mécaniques ou les commencements organiques – les deux piliers de la création.

En mathématique, le résultat n'est compris que si l'on est capable d'en reproduire le chemin. En philosophie, c'est le contraire : pour mieux apprécier le chemin, on doit oublier le résultat.

Le vrai sujet, intellectuel et spirituel, ce n'est pas le sens, mais la possibilité du sens (le logocrate G.Steiner), la merveilleuse concordance : raison – choses.

La *pensée pure* n'est qu'une modeste partie de la vie et ne s'y oppose jamais. Elle n'en est que la plus pure des métaphores.

La tête enfante de trois manières : poindre, pondre, peindre - le naissant, le né, le renaissant.

Regard - les variables d'observateur dominant les constantes des choses.

Le nihilisme n'est la négation ni de points d'attache (ontologie) ni de valeurs (axiologie), mais la liberté et le talent de leur (ré)invention.

Les bons philosophes aiguïsent nos goûts et nos dégoûts. Les mauvais montrent comment eux-mêmes mâchent, avalent et digèrent.

Nietzsche et S.Freud : belles métaphores et idées quelconques. Mais les épigones s'accrochent à leurs idées, sans savoir produire leurs métaphores - science professorale, tout le contraire du *gai savoir*.

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

L'être, c'est la relation primordiale entre attacher (substances, points d'ancrage), décrire (essence, attributs) et évaluer (existence, valeurs).

Périsse la forêt *profonde*, pourvu que mon arbre garde sa *hauteur* !

Je n'ai jamais vu quelqu'un s'éloigner de la vie à cause d'un culte de l'intelligence. En revanche, ils sont légion, ceux qui, en exaltant, sans intelligence, la vie, s'identifient avec la bêtise.

La profondeur : la maîtrise du fond des phénomènes. La mathématique, qui s'occupe, exclusivement, des formes, ne peut pas en avoir ; elle se niche dans l'une des hauteurs ontologiques.

Pierre de touche d'une pensée : l'égalité résistance, face au réel et à l'idéal. *La nature confond les pyrrhoniens, la raison confond les dogmatiques* - Pascal.

Les Grecs sont visuels ; le regard est une faculté aussi intellectuelle que visuelle ; Platon *voit* les Idées ; leur *existence* s'établit au-delà des yeux.

Puisqu'il est impossible de peindre fidèlement celui qui regarde (le témoin), il faut ne peindre que le regard (l'accusé), *le regard donateur originaire* (E.Husserl).

Toute belle pensée se reconnaît par l'équivalence de son fond et de son élan, le premier - dans l'ordre des représentations, le second - dans le désordre des interprétations.

Que devient une image, une fois détachée des sens et attachée à la connaissance ? Elle devient arbre, celui qui est omniprésent dans ce livre.

Réduire le philosophe à l'*ouvrier du concept* (G.Deleuze), c'est ne voir dans le peintre que l'*artisan de la couleur*. Sans don poétique ni goût de la hauteur, ils ne seraient que *spécialistes de la platitude*.

La modélisation conceptuelle est un *projet*, dont le *sujet* est l'Être immémorial et l'*objet* - l'Un mémorisé ; vu sous cet angle, on ne parle plus d'oubli, et Heidegger se réconcilie avec Platon.

L'assommant ennui des penseurs du temps (Bergson) ou de l'espace (G.Deleuze) aide ma propension naturelle à fuir la réalité, pour m'amuser auprès de l'inexistant intemporel.

Comme au jeu d'échecs, en philosophie, ce qui compte ce n'est pas le calcul, mais le regard, qui a deux fonctions : éliminer l'inessentiel de ses horizons et se focaliser sur l'essentiel.

La *signification* mécanique (car bornée par le modèle) et le *sens* organique (car plongé dans le réel) ne servent que de justification de la *valeur* inique (car nourrie aux préjugés du goût d'observateur).

Qu'il soit pauvre ou riche, rigoureux ou lâche, le modèle, une fois bâti, sert d'appui *absolu* à l'évaluation d'un discours toujours *relatif* à lui ; c'est pourquoi le sceptique est le plus bête des philosophes.

L'intelligence et le talent - deux clés respectives pour les deux facettes inséparables d'un artiste : ses filtres et sa création, ses dogmes et sa sophistication, sa noblesse et ses idées.

Une bonne topique rend toute critique presque mécanique ; Descartes est déjà beaucoup plus près de la machine que G.B.Vico.

Une bonne intelligence est aussi sensible à la caresse qu'un épiderme. Mais l'humanité devint pachydermique : émouvoir ou frapper, une âme ou une tête, se fait à travers calculer.

Jadis, penser voulait dire faire *danser* le possible ; aujourd'hui, c'est plutôt - faire *marcher* le suffisant.

La philosophie doit procéder dans le sens inverse du bon sens : analyser le tout et synthétiser le détail.

L'intelligence s'affirme dans la vision des modèles, la sagesse - dans la vision du réel.

L'idée a priori aboutit à la représentation, l'idée a posteriori résume le sens ; l'idée tout court est un arbre requêteur, devant la réalité ou devant la représentation : le libre arbitre, la liberté, le langage.

Pour être complet, on devrait distinguer une bonne demi-douzaine de mondes : le réel, l'hypothétique, le sensible, le représenté, l'interrogé, l'intelligible.

Si un candidat à l'existence ne vérifie pas les contraintes, dictées par l'essence, il n'existera pas – la réfutation technique des existentialistes.

La science colle de l'intelligible rationnel sur le visible complexe ; l'art, c'est la substitution à l'intelligible simple du lisible compliqué.

Une bonne dramaturgie dans le monde intelligible doit ressembler à (et non pas engendrer - Platon) la *démiurgie du monde sensible*.

Le sophiste, doté d'un talent poétique, a de bonnes chances de devenir philosophe ; sans ce talent, tout raisonneur dégringole dans le sophisme. Heidegger ou Sartre.

L'étonnement et la beauté sont également répartis entre les choses vues, les causes lues et les poses voulues, entre l'œil, le regard et le talent.

L'ennui de ces pitoyables sages, qui *ne disent pas tout ce qu'ils pensent, mais pensent tout ce qu'ils disent*. Je ne crois ni en penseurs silencieux ni en lecture unique du mot échappé.

Penser, c'est représenter, être, c'est communiquer, vivre, c'est interpréter - le résumé le plus bref et le plus exact du cogito cartésien.

L'arbre en synchronie – l'être ; l'arbre en diachronie – le devenir. Le même nombre de belles métaphores, dans ces deux images.

L'arbre annonce : je recèle le fond, l'étincelle et la pensée – H.Hesse.
Les hommes de surfaces, de lampes et de recettes, ne t'entendent plus.

Remuer une question, c'est d'y introduire un maximum de variables, pour des unifications futures. La décision d'une question mal remuée ne contient que de la plate vérité.

L'esprit est bien résumé par cette triade antique ou médiévale – *l'intellect, la volonté, la mémoire*, puisqu'elle correspond à *l'interprétation de requêtes de la représentation*.

La volonté précède et la représentation et l'interprétation ; et ces deux constituent notre vision du monde, la volonté y prenant forme d'un libre arbitre ou d'une liberté.

L'Orthodoxie creuse les questions sur *l'être de l'être* et de *l'existence de l'existence* et trouve des réponses beaucoup plus intéressantes et nettes que de vaseuses définitions de Heidegger.

Les buts sont des contingences, qu'interprètent les principes immuables ; les contraintes sont des fins, qui ne font qu'un avec les principes.

La réflexion des logiciens *analytiques* est instructive pour écrire, dans un langage informatique, des grammaires exécutables. En revanche, je ne vois pour elle aucune place dans la réflexion philosophique.

Qu'est-ce qu'abstraire ? - savoir se passer d'opérandes pour se concentrer sur les opérateurs - la meilleure leçon de Descartes avec sa géométrie analytique.

L'apport des connaissances est insignifiant en profondeur de notre discours, inexistant en sa hauteur. Elles ne peuvent donner que de la largeur aux métaphores.

Les regards complémentaires : la profondeur – ce qui se trouve en surface peut être multiplié à l'infini ; la hauteur - ce qui se trouve en surface peut être vu comme l'Un.

On peut ne pas jeter ces étiquettes - Éternité, Être, Réalité - à condition de savoir n'en faire que des axes, qu'on orienterait à sa guise pour y dessiner des figures plus charnelles et nobles.

Nos pensées ont trois sources : la scientifique (les représentations), l'empirique (les réflexes appris ou innés), la poétique (le langage). La pensée est d'autant plus pure, qu'une seule source la détermine.

La déconstruction : face aux manifestations d'un être vivant inconnu, d'un presque extra-terrestre, en reconstruire le squelette, l'anatomie, le cerveau et peut-être même l'âme.

La métaphore est au centre et de la philosophie et de la poésie ; mais chez le philosophe-prosateur, elle est vêtue et chargée de paillettes conceptuelles ; elle est nue, coquette et sensuelle, chez le poète.

Ce qui n'est pas poétique ne peut pas être philosophique - une bonne illustration de l'équation : *determinatio = negatio*.

La présence d'un regard philosophique - le nécessaire devenant seulement possible ; la présence d'un regard artistique - le possible se percevant comme uniquement nécessaire.

Trois sortes d'intelligence : l'analytique, s'encanailler dans des *pourquoi* ; la synthétique, s'enfatuer avec des *comment* ; la thétique ou la romantique, jongler avec des *où* et *quand*.

Le mauvais chercheur se charge du fardeau de l'acquis ; le bon en fait un vide, l'étoffe dont sont faites les ailes.

Deux généralisations de la logique : la fidèle, la mathématique, et la sacrificielle, la langue.

Toute philosophie convaincante ou séduisante le doit à *9/10* à la poésie et à *1/10* à l'intelligence.

Pourquoi l'alchimie sensible et la métaphysique intelligible du verbe ?
- parce qu'aucune chimie, aucune physique n'expliquent la source des sentiments et des idées.

Pour un philosophe, l'être, le devenir, le faire sont des synonymes ; mais à toute la platitude de l'être heideggérien on peut substituer la hauteur du devenir nietzschéen ou la profondeur du faire valéryen.

L'imagination : plus que la faculté de créer des formes, elle est le don de découvrir de l'informe intéressant, c'est-à-dire ce qui n'a encore trouvé ni nom ni poids ni liaisons, mais nous tracasse.

Les écolâtres appellent la propagation de leurs logorrhées – amplification, ce qui me fait pencher du côté des réductions drastiques, auxquelles conduisent les nobles contraintes.

Aucun commentateur ne se hisse à la hauteur de Nietzsche, Valéry, Heidegger ; *tous* les commentateurs de Spinoza, de Hegel, de Kierkegaard leur sont supérieurs.

Face aux systèmes profonds, la hauteur du regard apporte une autorité de transformer des constantes en variables, ce qui permettra d'unifier des systèmes, auparavant incompatibles.

Sur l'axe temporel, il n'existe pas deux points différents, aussi rapprochés soient-ils, dans lesquels un objet resterait identique. La durée n'existe pas pour les objets, elle n'appartient qu'au temps.

Quand je vois à quelle misère émotive aboutissent ceux qui vous dépassent en traçabilité, en volumes ou en profondeurs, je retourne au fragment, qui est le seul genre, où l'on ne dépasse qu'en hauteur.

Les yeux parcourent le réel, le regard s'arrête sur la représentation. Toute bonne tête, qu'elle soit scientifique ou artistique, commence par le regard.

Je n'aime pas l'étrangeté de l'interrogation, j'aime l'étrangeté des liens interrogés.

Les quatre étapes du surgissement de mes notes : l'état de l'âme, la musique, les mots, la pensée. Une bonne contrainte : ne jamais commencer par la dernière étape.

Au-delà du Bon et du Beau, s'approfondit l'esprit du Vrai ; au-delà du Bon et du Vrai, s'élève l'âme du Beau ; au-delà du Beau et du Vrai, se recueille le cœur du Bien.

Intello est celui dont le regard l'emporte en intérêt sur les choses regardées ; il regarde plus qu'il ne voit.

L'être (le *possible* de la pré-conscience) est composé de l'essence (le *nécessaire* de la conscience intellectuelle) et de l'existence (le *libre* de la conscience morale).

Ayant compris le particulier, l'esprit y lit un fond universel ; l'âme, ayant admiré l'universel, en crée une forme particulière.

Avoir mon propre regard : maîtriser le fond ou l'essence de la chose, avant d'en juger ou d'en créer des formes ou des surfaces.

Pour le scientifique, la syntaxe de son langage est rigoureuse, et la sémantique – plutôt intuitive ; pour le philosophe, c'est l'inverse : son vouloir est net, et son savoir – vague.

Toute philosophie, fondée sur les substances, le bon Dieu, les connaissances, la vérité ou l'Histoire, est nulle. Ce qui renvoie à la poubelle 95 % de la production philosophesque.

La gigantesque érudition de Hegel devint une propriété commune de tous les professeurs à la Faculté – bavards, ampoulés, stériles, imitateurs – sans audace, sans élan, sans créativité, sans style.

La philosophie se profana en tant qu'*ancilla theologiae*, se crétinisa en tant qu'*ancilla sapientiae* et éructe désormais ses insanités en tant qu'*ancilla logorrhoeae*.

Il y a toujours des tableaux dans n'importe quelle proposition de concepts ; il y a toujours des concepts dans n'importe quelle exposition de tableaux – leçons d'humilité et d'orgueil.

Le sens du *je pense* : je spécifie (référence, signale, indique, montre, nomme) *mes* chemins d'accès aux objets. Le sens du *je suis* : je suis un objet (*ma* matière), auquel s'attache un sujet (*mon* esprit).

Aucune *notion* philosophique n'atteint le stade de concept ; elles sont, toutes, des platitudes du commun, des fantômes du bavard, des métaphores du poète.

Là où il y a la mémoire (le savoir), le mouvement voulu (la liberté), la force (les moyens), l'ingestion (le but) – il y a la pensée. Tant de choses évidentes, avant le *cogito*.

Trois sortes de connaissances acquises : spécifier l'objet à mesurer, donner l'unité de mesure, définir la procédure de mesurage.

La syntaxe abductive se réduit au *Où* et au *Quand*, ces demeures de l'Être ; la sémantique abductive consiste en *Comment* et en *Pourquoi*, ces outils du Devenir. Le savoir et le style.

Descartes énumère des banalités organiques, Spinoza assène des bêtises mécaniques ; le premier ne m'inspire qu'indifférence, tandis qu'au second je réagis avec une franche détestation.

Le créateur est celui, chez qui le regard l'emporte sur l'écoute ; l'oreille introduit en moi le monde, l'œil m'introduit dans le monde.

On gagne en profondeur et en intelligence, quand sa pensée est déjà un réflexe et non plus une réflexion.

Chez les médiocres, la volonté naît d'un manque extérieur ; chez les bons créateurs – d'une plénitude intérieure.

Je diviserai mes lecteurs improbables en ceux qui entendraient de la musique, et ceux qui ne voient qu'une partition à interpréter.

Tout bon philosophe est fait de ses commencements, de ses contraintes, de ses mystères ; il est *un homme d'impossibilités, d'inhibitions, un homme d'arrêt* – Ch.Péguy.

Ces deux dons - le mystère du soi inconnu et la créativité du soi connu – sont des dons de la culture. Savoir fermer les yeux et se passer de raison est un don de la nature.

Le lyrisme est peut-être ce qui, le mieux, apporte au problème un scintillement du mystère, et à la solution - un chatoiement du problème.

L'intelligence est bien ce chiffon, qui nettoie la vitre en deçà de notre transparence. L'incompréhensible est non seulement au-delà de la vitre, mais il n'y colle pas.

L'intelligence est dans la qualité du dialogue entre le mystère et le modèle. Les mots sont une navette intelligente.

On finit par se contenter de choses comprises et on ne voit plus de miracles. L'intelligence, d'une industrie secondaire de transformation passa au tertiaire, à l'assurance-vie.

Ne pas s'arrêter à poser des questions n'est ni intelligent ni bête. C'est la part des images, des inconnues et des négations, formant la question, qui est plus importante que le simple prurit érotétique.

Dans l'enfance je pensais par le rêve ; j'appris, ensuite, à rêver par la pensée.

Encenser une image, abattre une statue – bons exercices artisanaux d'entraînement, mais mauvais en tant que l'essence d'un art.

Peu importe la différence entre le corps et la pensée des autres ; mais *te penser* est la pré-condition première de la conscience de ton soi, de ton fichu *être* donc.

Dans le monde spatio-temporel, aucun point ne correspond à la réalité ; celle-ci n'a pas de durée et ne peut pas s'immobiliser ; ce monde donc n'appartient qu'à l'esprit.

Une bonne dialectique opposerait le Bien à l'action, le Beau à l'utile, le Vrai figé au Vrai à créer.

L'esprit donne au réel la forme et au rêve – le fond ; l'âme fait l'inverse.

Connaître une chose (matérielle ou spirituelle), c'est d'en avoir bâti un modèle, une représentation. La raison qui ignore les raisons du cœur ou de l'esprit est paresseuse, indifférente ou bête.

Ce qu'affirme le scientifique est de tous ; ce que crée l'artiste n'est que de lui ; ce que formule le philosophe est de lui, avec l'ambition d'être de tous.

Plus on est grand, plus petits paraissent tout acquis côté tête et toute perte côté pieds.

Ni la science ni la religion ne sont rivales de la philosophie ; celle-ci n'en a qu'une – la poésie.

Je dois trop sentir les livres sur l'au-delà, puisque tous détournent de moi leurs regards, leurs mains, leurs oreilles, ne vivant que de l'en-deça.

La profondeur calculée n'existe que chez les scientifiques ; chez les philosophes, elle ne peut être qu'intuitive, et toutes leurs prétentions à la rigueur philosophique – expression impossible - sont ridicules.

Le système, pour un penseur, naît de l'éviction de l'inessentiel et de l'exhaustivité de l'essentiel. Un regard exigeant et un talent en sont les outils ; la cohérence n'en est qu'une qualité mineure.

La pensée peut avoir de l'ampleur, du poids, de la profondeur, indépendants de son enveloppe verbale, mais seule celle-ci lui apporte de la beauté, c'est-à-dire de la hauteur.

Les choses les plus profondes du monde sont inexplicables, les plus grandioses – inchangeables ; il ne faut donc chercher ni à expliquer le monde ni à le changer ; il faut le chanter.

Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

La sagesse est l'art de savoir à quelle désespérance nous devons apporter de la consolation. Moins on songe aux plaies du corps et plus on se penche sur les saignées des rêves, plus sage on est.

L'esprit, c'est la profondeur du regard ; l'âme, c'est la hauteur de la noblesse ; le cœur, c'est l'ampleur de la compassion.

Le nihilisme éduque la fierté, le scepticisme flatte l'orgueil.

Associer la philosophie avec la rigueur de ses analyses est puéril, puisqu'en plomberie ou en astrologie l'analyse n'est pas moins présente ni plus bancal qu'en philosophie.

Ce ne sont pas des sensations qui constituent le présent ; celui-ci se forme déjà par la mémoire. Le temps est le contact permanent entre maintenant et ici, d'un côté, et jadis et ailleurs, de l'autre.

Seule la création inconsciente d'un système est un acte à saluer ; l'avoir préconçu ou le développer induit l'ennui. C'est pourquoi Nietzsche est au-dessus de Heidegger.

Connaître ce qu'on doit, veut ou peut, c'est calmer la souffrance, mais réveiller l'ennui. Autant rêver de sa valeur...

La continuité de ton essence se maintient par la mémoire – pour ton esprit, par le goût – pour ton âme, par la honte – pour ton cœur. Le plus fragile – ou mobile -, c'est l'esprit.

Penser a trois domaines d'application et de définition : représenter, interroger, interpréter – la création conceptuelle, l'imagination langagière, la démonstration logique.

Si l'on n'admet pas la transcendance, on doit admettre que tous les miracles de la Création sont dus aux collisions d'atomes. Une hypothèse qui ne gênerait point les robots.

L'esprit cherche l'idée et ne trouve que le langage. L'idée n'est qu'un projet, les mots sont des objets naissant des contraintes et ne devant pas grand-chose à l'idée.

Ceux qui prétendent avoir trouvé le sens de la vie sont moins bêtes et moins nombreux que ceux qui sont persuadés que la vie n'en a aucun. L'arbre, le papillon, l'ours – ont-ils un sens ?

L'intelligence n'est pas dans l'arbitraire des compositions et décompositions (Bergson), elle est dans la décomposition de l'Un et dans la composition du Multiple.

Un philosophe, qui ne cherche qu'à *comprendre* et à *connaître*, ne trouvera jamais ni la profondeur des pensées ni la hauteur des rêves – il sera plongé dans la platitude.

Penser, c'est voir naître en images (pour Descartes, c'est entendre, vouloir, imaginer) ; être, c'est concevoir sans images. *Parfois je pense, et parfois je suis* – Valéry.

Comprendre, c'est prendre au sérieux ; le contraire s'appellerait aimer. Valéry, qui vivait *entre la crainte de n'être pas compris et la terreur d'être compris*, s'éclairait du même paradoxe.

La philosophie est un petit chapitre dans le livre de la poésie. Seuls les charlatans en logique, psychologie ou linguistique le nient.

Tes questions dévoilent l'universalité et la profondeur de ton esprit ; tes réponses – l'originalité et la hauteur de ton âme.

La pensée n'est ni la fin ni le moyen mais un effet collatéral de la naissance de métaphores.

Être, c'est *s'exprimer* universellement ; exister, c'est *agir* particulièrement. *Exister, c'est être distinct* - J.Benda.

Toute philosophie perd sa poésie substantielle en aspirant à devenir science formelle. La philosophie – l'art de voir au-delà des mots ; la poésie – l'art de traduire le regard en mots.

Ceux qui s'installent à demeure dans l'histoire aménagée de la philosophie sont perdus pour la philosophie, qui est l'art de pousser ses propres racines et l'aspiration de ses propres cimes.

Le regard ne sert que pour mesurer la hauteur. Pour la profondeur, suffisent des balances ou des mémoires.

Comme dans la vie, la conception spirituelle est tâtonnante et toute dans le sondage des profondeurs. Mais le nombre d'angles d'attaque est plus déroutant, et les aspérités et culs-de-sac abondent davantage.

Depuis longtemps, les produits intellectuels deviennent toujours plus intelligents, et les hommes, qui les créent, - toujours plus insignifiants.

Tout homme intéressant est une union d'un sophiste, pour exercer son intelligence, et d'un dogmatique, pour affirmer son goût. Le médiocre est toujours sophiste ou toujours dogmatique.

L'Art

Trois approches de l'écriture : *par* l'opinion, *pour* le trémoussement et *près* de la hauteur. Se manifester, se fêter, s'effacer.

On est en présence de l'art, lorsque la verticalité (l'individualité) l'emporte sur l'horizontalité (l'historicité). Le non-artiste est tout entier dans la projection sur la platitude.

Les expériences extatiques de l'esprit doivent servir à peindre les états de l'âme – le devenir artistique au service de l'être organique.

Le rêve de tout artiste : peindre un tableau apollinien d'une fête dionysiaque - être absent dans ce qui m'est le plus cher. Et comme le rêve, cette ambition ne connut jamais de succès.

Un style parfait : faire sentir la matière des sentiments, en ne maniant que la géométrie des images. Un mauvais style : ne voir que la géométrie. Pas de style du tout : n'exhiber que de la matière.

Le style est la maîtrise du passage du fond à la forme. Le talent et l'intelligence mènent à la naissance imprévisible d'un fond insondable au milieu d'une forme maîtrisée.

La culture n'est ni l'art ni l'éthique. Elle est la maîtrise, ou au moins la curiosité, du connaissable *dans la vie* et la vénération, ou au moins la reconnaissance, de son inconnaissable.

Me sentir tragique et le peindre en comique. Tendre vers le comique et susciter le tragique. Tel est le prix de mon goût des contrastes, se réconciliant sur un même axe, voué à la même intensité.

Créer, en français, c'est tout simplement *interpréter*, dans les deux sens : musical et logique. L'acte de traduction, qui affiche ses lettres de noblesse.

L'artiste, c'est le présent vivant du passé ; le journaliste - l'avenir schématique du présent ; le philosophe - le passé mystérieux du présent, l'attouchement à la source, la justification de la poésie.

Trois types d'écrivain-fontaine : ceux qui épluchent leur mémoire, ceux qui relatent un paysage, ceux qui répandent leur climat. Inventaire, invention, initiation.

Ne crois pas le poète, qui dit que tout lui est merveilleux. Le poète doit être absent du non-merveilleux, comme le saint l'est du non divin et le héros - du non grand.

Une règle du noviciat dans l'écurie de Pégase : le premier geste est toujours une ruade. Contre ceux qui caracolent déjà, mais sans panache.

La sensation du novice : la vie est pleine, la plume n'a qu'à l'écouter. Signe que la vie est passée dans ta plume : la sensation que l'écriture précède la vie.

La charpente triadique d'un beau sonnet rend dérisoire et éculé tout échafaudage d'une dialectique professorale. Que vaut un livre de recettes, si tout ingrédient de ma cuisine n'a de goût que pour moi ?

Avec les mots, notes ou coups de pinceau on ne fait que tenter de se greffer à la vie. L'art est la merveille des greffes réussies, mais on ne sait jamais de quoi il est plus proche : de la vie ou de la greffe.

L'artiste est celui qui voit une distorsion imposée dans l'acte et une droiture imposante dans le mot, il devrait donc être et philosophe et poète.

L'art ne devrait pas être une revanche d'un ratage passager dans mes pulsions ou mon métier, mais il doit s'inspirer du constat, que toute vie, non rythmée par l'art, ne peut être qu'un ratage définitif.

Ni confessions ni testaments ni catéchèses – mais la musique ! Faite de soupirs, d'élan, de silences. L'état d'âme – le point d'arrivée. Ambition d'artiste.

À fréquenter les musées plus assidûment que les Muses, on transforme sa Caverne de Platon en grotte de Lascaux, sa flamme en reflets, son Verbe en graffiti.

Les lectures faites d'une seule haleine ne sont qu'un feu de paille. Je leur préfère des interruptions irrécupérables, obligeant de repartir de zéro de la lecture et de lâcher prise d'avec la vie.

Pour un non-artiste, l'univers est ce qui dicte ses choix ; pour un écrivain, l'univers est ce qui s'anime autour de son livre.

Il faut écrire comme si tous les aveux m'étaient déjà arrachés, toutes les confessions recueillies, tous les testaments scellés ; il ne resterait qu'à bien libeller le destinataire innommable.

L'univers du rêve, tout comme un système de logique, s'évalue sobrement : indécidable, il est le seul fond du vrai art, art de l'insoluble, l'art qui impose ses illusions.

Au lieu d'offrir des étincelles, *res cogitans*, ils déversent de la matière, *res extensa*.

La science : la nature comprise comme un hasard (Goethe) ; l'art : l'affabulation ressentie comme un destin.

Réveillé par les rayons de l'art, le goujat s'ébroue, et le délicat retient le souffle, pour préserver l'éclat de la rosée.

Je ressens ce que je *veux* écrire, et mon lecteur devine ce qu'il *peut* lire. Mais la bonne écriture, c'est écrire ce que je *peux* ; la bonne lecture - lire ce que je *veux*.

Le concurrent du roman français : au XVIII-ème siècle - le bréviaire, au XIX-ème - l'état civil, au XX-ème - la gazette, au XXI-ème (?) - la gestion de portefeuilles ou le mode d'emploi.

Ils nous versent tant de breuvages enflammants, tandis que nous nous enivrons le mieux en déchiffrant les étiquettes des bouteilles.

Le romantisme d'antan, ce fut de faire parler les bêtes ou les choses. Aujourd'hui il faut faire parler les concepts, mais le plus difficile, c'est de faire taire les hommes.

Le classique : peindre sans horizons ; le romantique : ne peindre que des horizons ; l'ironique : par une prise de hauteur rapprocher l'horizon - de l'herbe sous nos pieds.

Ce que produit l'imagination du poète, trouve un écho immédiat dans la nature, externe ou interne. Le goujat part toujours de la nature, qui ne se reconnaît plus dans cette imagination de caisse enregistreuse.

Une écriture est privée de regard, lorsque l'œil et l'objet vu se trouvent au même niveau.

La poésie est un nouveau langage, que la vie intérieure du poète fait surgir. Mais elle est aussi une vie nouvelle, qu'un langage extérieur insuffle.

Écrire - avec les moyens d'une fièvre faire aimer le feu caché : *Zeus t'a caché ta vie, le jour où il se vit dupé par Prométhée ; il te cacha le feu* - Hésiode.

Dans l'écrit, contrairement à la vie, plus on tient à la lettre, plus on gagne en esprit. La manière qui apporte la matière.

Pour ceux qui veulent conter compte matière ; ceux qui veulent chanter décantent manière.

Sache distinguer ce qui doit son charme à ses enveloppes et ne cherche pas à le dénuder. N'habille pas ce qui n'est beau que nu.

Mon écriture est matinale : le soleil de la raison eut juste le temps de faire briller la rosée du rêve ; je ne veux pas assister à son évaporation ; je laisse tomber ma plume à côté de la rose.

Origine de la poésie - partir de la lettre et se rire de l'esprit. Rendez-vous cryptogames avec les mots, les Muses. Tolérance avec les idées, les prostituées.

Le besoin d'une mise à plat, non pas au commencement du livre, mais en pleine lecture, - indice d'une réelle présence, parmi les pages chiffonnées, - de vastes platitudes.

Scintillement de mots dans une houle de promesses - littérature d'un ciel abandonné à l'étoile.

L'homme complet : union d'une musique intérieure et d'une géométrie extérieure. La présence, seule, de la première réveille l'artiste. La maîtrise de la seconde prédestine à la philosophie.

La plus forte des contraintes de l'artiste : subordonner la langue au nez - la saveur au goût.

On a beau avoir une hauteur de vue, une profondeur de l'ouïe, mais, en dernière instance, c'est bien le sens du toucher qui détermine la place d'une écriture.

Tout artiste est un copiste, mais de combien de fibres copiées monte une palpitation ? Là où le tâcheron reproduit la géométrie, l'artiste insuffle déjà une mélodie.

En littérature, le style, c'est l'emploi individué, conscient, cohérent et maîtrisé, des déviations langagières ; il est l'affirmation de la domination d'une forme nouvelle, face à un vieux contenu résistant.

La musique et la peinture rendent trop facilement jeune ; seule l'écriture, la vraie, oblige à exhiber des rides de mots usés par d'autres siècles.

L'objet d'une écriture est la création d'un *lieu géométrique* d'attrance, créé implicitement par un jeu de contraintes à variables. Et la lecture est son dessin par substitutions successives.

Hygiène intellectuelle en littérature : expurger le discours de toute la gangue du savoir parasitaire et froid, non-porteur ni de saveurs ni de chaleurs nouvelles.

Jadis, la littérature eut pour but – de nous tendre vers un ciel incompréhensible et non pas, comme aujourd'hui, de nous détendre, de nous vautrer dans un quotidien transparent.

L'art disparaîtra, car tout tend vers un langage unitaire, tandis que l'art est, par définition, la recherche de nouveaux langages.

L'art est ce qui *peut* être ; l'artiste - ce qui *veut* être ; la science - ce qui *doit* être ; la vie - ce qui *est*.

Une voix complice n'apporte rien à la voix créatrice. Il faut dédaigner l'oreille et se faire regard.

La fin de l'art sonnera le jour, où l'artiste aura compris le *au nom de quoi* pour confier le *comment* à l'analyste-programmeur qu'il sera devenu.

On écrit en comptant d'abord sur une affinité d'yeux, mais on lit en appréciant surtout l'affinité d'oreilles. Pour être bon auteur, il faut être bon lecteur.

Chant - conte de fées - mythe - pièce de théâtre - scénario - cahier des charges ; l'art achève sa trajectoire : gestation, gesticulation, gestion.

L'écriture : à partir d'une fleur faire penser au paysage d'un bouquet, au climat d'un arbre ou ni à l'un ni à l'autre (Mallarmé). Dans le dernier cas, la fleur reste en papier.

Élever le hasard à la hauteur d'un destin - l'art tragique ; réduire le destin aux bas-fonds du hasard - l'art comique ; lire le destin dans le hasard, rire du hasard dans le destin - l'art ironique.

Il faudrait vivre à mains nues, à cœur nu, mais la création artistique est affaire d'habits, portés par des *top-models* de la vie.

L'âme d'écrivain, le corps de ses écrits, le vêtement de sa pensée : le désir, avoué, de s'habiller et le désir, inavouable, de se déshabiller.

Manque de goût : peindre en continu, où le pointillé aurait suffi ; semer des points, où seul une ligne est féconde.

Imiter, c'est orienter son regard dans la direction de l'original. Le goût de l'immobilité peut pousser à regarder en sens inverse : les deux mouvements s'annulent et une délicieuse immobilité peut s'ensuivre.

L'objet trouvé dans un livre devrait pouvoir se transformer en outil de vue pour s'apercevoir de nouvelles impossibilités ou compulsions.

Plume à la main, on devrait ressembler au chat, qui a toujours quelque chose à se reprocher : un vol (plagiat), un meurtre (de son père), une lâcheté (se défilier, ne pas aller jusqu'au bout).

L'Esprit et le Verbe, c'est tout ce qui me reconnaît pour Père. Quand le Verbe est *vers* Dieu, je suis dans le vers ; quand Il est Dieu Maximus, je suis dans la maxime. Et l'Esprit m'enveloppe d'un fond de silence.

Le discours est d'autant plus poétique que sa perception se passe de représentations. Pour se rapprocher de la musique, qui est le seul art se passant totalement de toute représentation.

La bonne mémoire transmet icônes et idoles, de l'amnésie naissent spectres et fantômes. La poésie a grand besoin d'oublis.

Le cadre idéal d'un créateur : sollicité par la beauté, contrôlé par l'ironie, guidé par le goût, motivé par un doigt féminin.

L'écrivain médiocre est myope, il écrit au contact avec l'objet. Le bon n'écrit que lorsqu'il réussit à s'en éloigner suffisamment.

Le *fragment* et le *raccourci* sont de mauvais procédés des sceptiques stériles ; c'est la *modulation* qui est féconde. Ni intervalle ni droiture, mais hauteur !

La sainte sueur devrait transsuder dans l'écrit, celle d'une défaite annoncée, d'un front baissé, non celle d'une lutte avec un mot racorni, furtif et railleur.

On reconnaît une vraie écriture, lorsque l'origine du plaisir ne remonte pas directement à la part de l'hallucination ou du calcul dans le livre. Mais sans l'un et l'autre, aucun style ne sauve la mise.

La liberté de l'invention, face à la vie ; cette magnifique scène, chez Sartre, où Cervantès, dépité, sanglote, - il vient de croiser dans la rue un homme ressemblant à Don Quichotte !

Le don, la hauteur, la technique - trois sources irréductibles de l'art. On flaire le génie, lorsque la source principale reste délicieusement indéterminée.

La qualité la plus requise pour un romancier, comme pour un philosophe académique, doit être l'imperméabilité à l'ennui.

En fait d'art, la connaissance la plus utile, c'est *comment naît une larme*.

L'attente d'un écho, où deux hauteurs se renvoient des messages, m'interdit l'écriture inimitable. Mais l'écho doit tirer son volume des hautes substitutions de mes variables.

La poésie est le sacrifice du connu, et même de l'inconnu, pour sacrer l'inconnaissable. Mais il faut savoir ériger des autels, maîtriser le feu et, surtout, créer des divinités inexistantes et crédibles.

L'art n'est possible que parce qu'il est impossible de faire de sa vie une œuvre ni d'être l'artiste de soi-même.

La hauteur, ce sont des contraintes qu'on se donne sur les foyers des ellipses dessinant le réel, des hyperboles tendant vers la perfection, des paraboles se perdant dans un infini sans contours.

La vraie maîtrise artistique est l'habileté d'esquiver tout dernier pas pour ne pas s'arrêter. Seul le non-fini peut faire pressentir le goût de l'infini.

L'écho a plus de chances parmi des ruines qu'au milieu d'un château en Espagne. Il faut que je place mon livre dans celles-là, tout en me réfugiant dans celui-ci.

Le but de la lecture : découvrir en soi des sources cachées, d'où aurait pu jaillir la lumière.

Chanter le pouvoir de l'art, qui ne fait pas de doute, tout en sachant les limites de mes propres moyens, qui ne sont que doutes.

L'artiste sans intelligence, le scientifique sans horizon philosophique, le philosophe sans firmament poétique sont pitoyables. Mais le talent poétique n'a besoin d'aucun complément, pour être admiré.

Le lieu d'écriture : un sous-sol ou une tour d'ivoire. Mais la littérature d'aujourd'hui ne se déploie que dans un bureau.

Penser, c'est donner des noms aux choses figurant dans un problème. Résoudre celui-ci est l'affaire de l'artisan, non de l'artiste. L'artiste vit face à l'être naissant, l'artisan - face à la raison des fins.

La négation, dans l'art, ne vaut que dans la mesure, où elle ne se réduit pas à la chose niée. Les négateurs sans beaucoup d'intérêt : Hugo, Dickens, Dostoïevsky. Les vrais : G.Leopardi, L.Tolstoï, Cioran.

Le récit, ce sont de laborieuses substitutions, par des constantes transparentes, de variables-feuilles sur un arbre, qui n'est beau qu'avec ses frondaisons ombrageuses d'inconnues.

Mauvaise lecture : reconnaître les choses. Bonne lecture : reconnaître le ton.

Je ne peux pas aimer un écrivain, qui ne soit pas sa propre matière.

L'écriture et son objet : deux êtres dont le contact émeut un troisième.
Les trois, fondus en une seule personne, - l'heureuse triade !

La vraie énergie d'une œuvre d'art provient du sentiment de l'arrêt sur l'avant-dernier pas et du refus d'imprimer le dernier. Comprendre qu'aller plus avant ne serait ni meilleur ni plus précis.

Le talent est le don, qui consiste à produire une harmonie, que la vie ne confirme qu'a posteriori. Chercher la confirmation de la vie a priori - signe d'un travail mécanique, sans génie.

Plus je me mêle de la peinture de la réalité, plus vague et commune est mon image ; plus je m'en détourne, plus déterminés sont mes traits. Pour savoir qui je suis, il faut me laisser divaguer.

Un étrange avantage des poètes d'aujourd'hui : l'insensibilité à la honte - ne pas penser, qu'au lieu de s'attendrir, on peut éclater de rire, à la lecture de leur chaos, chaos verbal, sentimental et mental.

Signes d'une noble écriture : un ton, qui conviendrait au plus illustre et au plus obscur des hommes, au plus ambitieux et au plus humble, au pécheur et au vertueux. Cervantès, Dostoïevsky, Valéry.

Le langage aurait dû être le seul lien visible de l'écrivain avec son siècle. Qui réussit cette gageure ? - G.Leopardi, Nietzsche, Valéry.

La sonorité d'une phrase peut dépendre de l'acoustique du livre, où elle se produit, mais sa vitalité ne devrait rien devoir à son voisinage.

Il est ridicule d'écrire, pour prouver qu'on existe. La seule raison d'une noble écriture est d'exister par elle !

Je ne sens que vaguement où je commence, rien de plus obscur que mes fins - pourquoi s'étonner, que ce que je peins avec le plus de netteté soit mon absence !

Travail de plume : coups de main à l'oreille musicale, coups de pied à la raison tribale.

Tout bon Narcisse n'est qu'un Pygmalion agenouillé devant sa Galathée, dont les mots font reconnaître l'image de son créateur.

Poète est celui, pour qui les rêves sont plus véridiques que les choses. L'immensité du possible s'éploie devant le poète, là où pour le Terrien n'est possible que ce qui est. Le sûr n'est vrai pour lui qu'improbable !

Le livre est plus perdu et plus aveugle que ton soi indicible. À celui-ci de le guider vers des sentiers, où poussent des images et s'entraînent des pas.

Tout livre, comme tout homme, peut être transformé en ton allié, il suffit d'imaginer une lutte, lutte des esprits ou des calculs, et de s'accorder avec son ton, grave ou ironique.

La poésie relève de la transfiguration, quand les formes banales s'étoilent d'une lumière, dont on ignore la source, qui peut se trouver aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du poète.

Tous les regards de l'art moderne sont tournés vers le morne enchaînement des actes. L'art suprême - le regard sur le regard, dans une liberté hors actes, dans une musique au-delà des images.

Remarquable hiérarchie des genres littéraires, dans l'Antiquité ! Que diraient les Anciens en apprenant qu'aujourd'hui, le genre de Pétrone est placé au-dessus de ceux d'Horace ou de Sénèque !

L'esthète fait de l'esprit, le penseur l'invente, le poète le fuit. Plus discrète est la place de l'esprit, plus crédible est le transfert du sens. L'image est la langue qu'on tire à l'esprit.

Dans l'écriture banale, la forme résulte du fond ; mais quand, à l'inverse, d'une belle forme surgit, imprévu et imprévisible, un fond, on est en présence d'un style, d'une littérature, d'un talent.

Le poète devrait penser en vers et non pas versifier ses pensées. Le poète dans l'âme dit "*Je fleuris*" comme les autres disent "*J'imagine*", "*Je crée*", "*Je produis*".

Ceux qui lisent peu se surestiment, et ceux qui lisent trop - surestiment les autres. Le bon équilibre de modestie et de fierté naît de fréquentations égales des autres et de soi-même.

On ne peut bien écrire qu'en comprenant, que l'écrivain, en nous, ne doit rien à l'homme que nous sommes.

Styles descriptif ou aphoristique : flamme maintenue au petit feu ou feu sans flamme. La flammèche enflamme, le feu attire. La force du scandale, l'impuissance de la tentation.

Avoir pensé ne sert strictement à rien pour la qualité de l'écriture. Avoir écrit apprend la joie de penser.

L'art devrait survoler toute pensée ardente avec la ferme intention ironique de ne pas se consumer en l'embrassant.

Écrire, c'est mordre à son propre appât et répandre, ce faisant, son fiel, élixir, sang, poison, baume, antidote, sueur, larme. Refus du solide, identification avec le liquide.

Il faut hériter l'art de mise de pierres de touche et innover dans l'artisanat des pierres angulaires. L'expérience des bâtisseurs et le goût des architectes.

A.Gide, A.Schlegel et B.Pasternak traduisent Shakespeare : le premier en retient surtout les images, le deuxième - les pensées, le troisième - le ton. Seul l'original met ces trois facettes à une même hauteur.

Le poète est reconnu par l'élégance de son éloignement des cadences du visible.

Le poète suit le souffle, non les desseins de Dieu. Manier la voile sans souci d'horizons.

Dans un métier, où compte surtout l'*invention*, ils poursuivent cette chimère impossible, l'*authenticité*.

Le regard, dans ce livre, c'est le réveil de l'imaginaire sous l'impulsion du rêve, c'est le choix partial de représentations.

L'art est la tentative de mettre en contact direct mon soi connu et mon soi inconnu, mon visage et mon âme.

En littérature, comme en théologie, un chef-d'œuvre doit son assise au poète, au philosophe et au citoyen, qui sont en nous : dans l'étendue des mythes, la hauteur des élites, l'épaisseur des rites.

L'homme de plume est fait du don, du fond et du ton. Sans savoir me prévaloir ni du don de Cioran ni du fond de Valéry, je ne trouve qu'une seule proximité possible : avec le ton de G.Leopardi.

L'idée s'arrête, quand l'épithète faiblit. Aller jusqu'au bout d'une idée désincarnée, c'est accepter un corps à corps avec l'ennui.

Dans l'écriture pleine se croisent crier, créer et croire.

Tout art est dans l'effort de se démarquer du hasard, et ce n'est pas pour rejoindre une objectivité quelconque, sans aléa, mais un rythme implacable, où une belle loi doit se deviner derrière tout jet de dés.

Ce qui dévitalise l'écriture et la réduit au journalisme : faire l'*Histoire*, commenter une *partition* ou un *tableau*, être le *Juste*. Même les diaristes devinrent, aujourd'hui, journalistes.

La vie d'un sage est un fatras de hasards, et son livre est muni de filtres, qui excluent tout hasard fade. La vie du sot ignore le hasard, mais son écrit en déborde.

L'indépassable, en nous, est ce qui réussit à rester immobile. J'écris pour préserver ce centre - de la bougeotte générale. Écrire pour ne pas se parcourir, et non pas se scruter pour se narrer.

Les quatre éléments offrent à la poésie ses quatre facettes : la poésie de la terre - le mythe, la poésie de l'eau - le naufrage, la poésie du feu - le romantisme, la poésie de l'air - la musique.

Dans l'écrit de jadis on sentait le frisson des mains, des cervelles et des plumes (*découvrir une chose, c'est la mettre à vit* - G.Braque) ; aujourd'hui, le mode flagrant, qui domine, est *copier-coller*.

La fleur et le fruit, dans la vie, ne se rencontrent jamais ; la science trace la voie de la fleur au fruit ; l'art, sur la voie du fruit, nous conduit à la fleur.

L'écriture, c'est la culture de l'arbre complet, l'ouverture à l'unification dans toutes ses parties. La lecture, c'est la *puissance d'unification* – Hegel.

Le plumeur préfère la forme de rite sur un fond de raison ; je pratique les formes de raison sur un fond de mythes.

La littérature - volonté de la représentation ; la musique - représentation de la volonté. Le monde se réduirait à elles deux.

De beaux noms et titres préparèrent l'instrumentation de l'art des robots : *Ars Magna* (R.Lulle) et *Sigillus Sigillorum* (G.Bruno).

Un pointillé d'artiste et ses chances d'aboutir à la vie ont la même fatalité géométrique et thermique qu'une constellation : un jeu des forces de gravitation et des réactions atomiques.

Deux ambitions, dans l'art, le plus souvent opposées : éteindre les soifs ou les entretenir, produire du contenu ou du contenant, polir des objets sensibles ou créer des outils intelligibles.

La littérature discursive suit le conseil de Bias : *Entrenez froidement, poursuivez chaudement*, tandis que l'aphoriste se dit : *Entrends chaudement et surtout ne poursuis rien*.

Le ridicule de l'alexandrin français : l'homme sachant compter (jusqu'à 12 !) est préféré à l'homme sachant chanter. Compter les syllabes n'a de sens qu'en versification métrique.

Deux objectifs louables de la philosophie : donner de la vie à la vie, enlever de l'art à l'art.

Prêcher la créature - Goethe, Nietzsche, le créateur - L.Tolstoï, Cioran,
la création - Shakespeare, Valéry. Polir, pâtir, bâtir.

Le seul écrivain ayant réussi à se mettre hors de son siècle, en-
dessous de son orgueil et par-dessus sa langue – Valéry.

L'art est possible grâce à ce prodige : ce qui émeut et l'émotion
s'ignorent.

Tout ce que redresse la langue est voué à l'étendue ou à la profondeur
de la terre, telle une idole, mais il relève de moi de la munir d'un
regard vers la hauteur.

Le contact avec une œuvre d'art devrait rendre un grand homme
encore plus grand et un minable - encore plus minable. Le goût
socialo-réaliste ou américain veut agrandir tout le monde.

Ceux qui aiment l'art, puisque leur haute vie serait ratée, sont
beaucoup moins nombreux, que ceux qui y sont indifférents, puisque
persuadés que leur basse vie est une réussite.

Extraire des harmoniques communes d'une agonie ou d'une onde de
tendresse, les unifier en un frisson, où chacun entendra ce qui lui
chante - la tâche d'artiste.

Ne pas chercher à être lu, mais à être (ap)pris par (le) cœur (une
brigade d'aphoriste tirée de Nietzsche).

Tout artiste veut parler de ses rêves ; mais c'est seulement chez les meilleurs qu'on voit, que leurs rêves sont dissociés d'avec leurs veilles. Chez les sots on revit la veille.

Les pharaons et les saints s'immortalisent dans notre désir de réécrire leurs funérailles ; le contraire de la création iconoclaste, c'est l'entretien de momies ou d'icônes, pour fêter les mortels.

Une contrainte de l'art : exclure le savoir réticent à la traduction libre en sentir ; une contrainte de la science : négliger le sentir, qui se traduit trop mot-à-mot en savoir.

Le but de l'art : rendre une grâce de sentiment par une grâce de lumière. Il se trouve, que le meilleur instrument de cette traduction serait la grâce de mes ombres.

La science définit la nature d'une inconnue, qu'elle finit par affecter d'une valeur connue. Le poète fait l'inverse : *Le Poète devient le suprême Savant, car il arrive à l'inconnu* - A.Rimbaud.

Toute plume, fatalement, commence par *agiter les eaux du langage* (Kierkegaard), mais le style naît de la capacité d'entretenir le débit du sentiment plutôt que de maintenir le débit de la réflexion.

L'intelligence, c'est surtout savoir écouter les autres ; seul un génie peut t'en dispenser, pour que la qualité de ta propre création n'en pâtisse.

L'art est le but, l'âme - le moyen, l'esprit - la contrainte, la vie - la page blanche.

Le secret d'une grande littérature : créer le plus grand écart entre l'auteur et son rêve, et en vivre l'harmonie (Pouchkine ou Goethe) ou le conflit (Cervantès ou Cioran).

Le but et la contrainte : rendre lisible ce qui est saintement invisible, rendre invisible ce qui est trop lisible.

L'écriture de rêve est dans cette triade : avec les contraintes de penseur et les moyens d'artiste peindre les commencements de héros.

La poésie n'est qu'une fleur, coupée du temps et de son inertie : toute tentative de la relier, en amont, aux racines, ou, en aval, - aux fruits, la rend fanée, la prive de couleurs, d'arômes et de saveurs.

Nietzsche n'a rien à *dire* ; son message est dans le *chant*. S'il avait écrit avec la lourdeur littéraire de Hegel ou Schopenhauer, personne ne l'aurait pris au sérieux.

L'unité aristotélicienne dans l'art : vénérer le début incompréhensible, rêver la fin imprévisible, vibrer entre les deux. Et tout le reste est maculature.

Le genre narratif dans la littérature : se consacrer à la description des couloirs, toits, escaliers d'un musée, où ne comptent que les tableaux.

Quand je vois, chez les romanciers, tant d'inertie sans pensée, j'y trouve une raison de plus pour m'attacher à la pensée sans inertie, qui est la définition même de la maxime.

Ils veulent, par leurs livres, assouvir notre soif, tandis que je ne cherche qu'à la maintenir. Tout bon livre est une proclamation d'une soif.

La prose intégrale, c'est-à-dire la pratique exclusive du Fermé conceptuel, n'existe pas ; la poésie, cette voix de l'Ouvert, est le vrai souffle d'une grande prose, et elle perce toute clôture prosaïque.

Pour laisser la meilleure impression, seule l'expression compte : éliminer du chant tout ce qui aurait pu se narrer ; un bon écrit est davantage peinture qu'écriture.

L'intelligence, c'est la prépondérance de l'intuition sur la vision ; mais l'art, c'est le diktat du talent et de la noblesse, au-dessus de toute intelligence, le regard s'imposant et à l'intuition et à la vision.

L'amour de l'art est dans l'abandon conscient de la connaissance, de la profondeur, de la possession et l'adhésion aveugle au rêve, à la hauteur, à la caresse.

Que devient un vaste talent, sacré ou purifié par un souffle de génie ?
- Haydn se retrouvant dans la profondeur intense de Beethoven ou dans la hauteur gracieuse de Mozart.

La poésie, comme l'arrière-plan de tout art et donc de l'âme, trouve dans la mathématique son homologue dans le domaine de l'esprit : la mathématique est la poésie des sciences.

L'art : faire travailler le regard plus que les yeux, substituer aux aperçus - des échappées, traduire la marche en danse et le bruit - en musique.

Il y en a, pour qui écrire, c'est développer, dresser un échafaudage ; ô combien plus brillants sont ceux, pour qui écrire, c'est envelopper, caresser une image !

Il faut être classique par le fond et romantique par le ton : concevoir, par son soi connu, le monde entier, et oublier le monde entier, en prêtant l'oreille à son soi inconnu.

Est artiste celui, chez qui les mélodies pénétrantes et les pensées accueillantes (et non pas l'inverse !) se fécondent profondément, pour enfanter de hautes images.

La musique est le contenu principal de tout art, et, d'ailleurs, parmi les maîtres du pinceau et de la plume il y a plus d'excellents musiciens que parmi les maîtres du luth.

Qu'on soit philosophe, scientifique ou artiste, la création est au-dessus de la volonté et de la connaissance ; l'artiste, qui le sent intuitivement, est toujours au-dessus des autres.

Ceux qui tiennent à leur visage et défendent leur liberté ne peuvent pas posséder le style, qui est le masque et l'aveu (Cioran).

La prose sans profondeur et la poésie sans hauteur se rencontrent dans la platitude.

Les contraintes dans l'art, c'est comme le vent et la flamme : la faible s'éteint, et la forte gagne en intensité.

Impossible de faire de tout instant – une aube ; le culte du commencement, auquel débouche l'éternel retour, ne peut être que spatial : ni répétition ni déjà vu ni durée, mais création en hauteur.

Peindre le regard avant les choses vues, peindre ce qui les rend intelligibles. *Il faut peindre ce qui fait voir - Michel-Ange - Dipingere ciò che fa vedere.*

L'image s'oppose à la copie (empreinte ou *accointance*) ; l'expression, c'est la représentation par images, représentation sensible par-dessus représentation intelligible.

On se désintéresse de plus en plus de la provenance des ordres, de la hauteur, à laquelle se déroulera le combat, du choix des armes, - et l'on proclame fièrement, que l'art est tout d'exécution...

L'œuvre idéale : un fond, tragique, dionysiaque, humble, rendu par une forme, apollinienne, royale, maîtrisée.

Leurs livres sentent les média, les bistros ou les bibliothèques, tandis que je ne m'intéresse qu'aux *manuscrits trouvés dans une bouteille* (E.Poe).

L'essence de la poésie, c'est la forme, mais son contenu, conscient ou inconscient, est philosophique ; l'essence de la philosophie, c'est le contenu, mais, pour être durable, sa forme doit être poétique.

La prose vise le fini, elle est le parcours, la clôture de nos frontières. La poésie vise l'infini, mais elle n'est que dans le *passage* à la limite, dans l'élan asymptotique au sein d'un Ouvert.

L'art se trouve aux endroits, où aucune sueur n'est d'aide. Mais pour soulever un brin d'herbe, il faut autant d'inspiration à l'artiste que de transpiration au terrassier pour aplatir la montagne.

Écrire des maximes, c'est un jeu de réussites : je rabats mes cartes d'images, le lecteur devant y lire son destin. Mais elles ne ressemblent pas aux ouvertures échiquéennes, mais, plutôt aux fins de parties.

Avoir séjourné dans tant d'édifices achevés et monumentaux, à acoustique éprouvée, pour arriver à cette conclusion : seules les ruines rhapsodiques rendent la prosodie la plus pure.

La valeur tonale d'un livre dépend de la hauteur, à laquelle interfèrent les regards de l'auteur et du lecteur.

Là où l'écrivain médiocre exhibe l'anatomie, le délicat n'esquisse que la caresse.

On peut tout sentir, sans avoir rien peint ; mais celui qui peint tout, sent mal tout. Pour bien sentir, il faut ne peindre que ce qui réveille les sens ! La contrainte de l'œil résulte en but du regard.

La peinture, la musique et la poésie sont mortes, en tant que sondes ou bouquets de l'âme emplumée. Mais jamais elles ne furent aussi sondées et séchées par des cervelles diplômées.

Sur la distance entre la vie et l'art : pour ne pas être un germe de corruption, l'image, que le style cherche à immortaliser, doit être mise sur le sarcophage et non pas dans la momie, actuelle ou future.

Trois genres de maîtrise sont nécessaires, pour écrire un livre : l'harmonie du tout, la mélodie des thèmes, le rythme des parties élémentaires. Les unités aristotéliennes sont anti-musicales.

Ce qui vaut la peine d'être décrit ne peut pas être fait ; écris plutôt ce qui vaut la peine d'être lu. Au lieu de cela, les hommes ne font que décrire et lire ce qu'eux-mêmes ou les autres font.

Avec les grands auteurs, on les sent portés par l'élan de leurs propres images ; avec les médiocres, on les voit porteurs anonymes des idées des autres.

Comment perçoit-on le sens d'un écrit d'art ? - le bête le trouve dans des solutions offertes, le médiocre le cherche dans des problèmes formulés, le sage l'invente dans des mystères initiatiques.

L'ennui de la littérature, qui court les rues : dénuder le fond d'un témoignage. La grandeur de la littérature d'anachorète : draper la forme d'un aveu.

La platitude est un antonyme de l'élégance, elle en est une projection unidimensionnelle, tandis que l'élégance peut être hyperbolique (la poésie), parabolique (la philosophie) ou elliptique (la mystique).

Tout liquide se canalise ; dans le livre d'aujourd'hui, qui fait couler tant de salive, de larmes ou d'encre, on ne sent plus que l'égout rectiligne aseptisé.

Le vrai commencement, dans l'art, ce n'est pas la cause, mais déjà la musique : *Évanouie la cause première, le son résonne encore* - O.Mandelstam.

Partout s'imposa l'écriture sobre et linéaire ; aucune trace de l'ivresse hyperbolique (Chateaubriand et Dostoïevsky), parabolique (Voltaire et Nietzsche) ou elliptique (Hugo et L.Tolstoï).

L'intuition, ce don des créateurs, est l'irruption des mots inouïs du présent, appuyés par les faits éclairants du passé. Mais ceux qui sont englués dans les faits du présent usent de mots figés du passé.

Avoir l'esprit de philosophe, l'âme de poète et le cœur de musicien – tel est le profil idéal d'un écrivain. Nietzsche, Valéry, B.Pasternak – les plus belles illustrations !

L'art en moi - un moyen ; moi dans l'art - un but ; autrui - une contrainte.

Le travail d'artiste – la sculpture – par ajouts (les commencements) et par retraits (les contraintes).

Mieux on maîtrise les contraires et les multiples, plus on tient à l'intensité du même.

L'intensité artistique est plus compatible avec une faiblesse noble qu'avec une basse puissance ; elle vérifierait peut-être cette belle contrainte : *minimum d'énergie, maximum d'excitation* - Valéry.

On devient artiste, quand on distingue, consciemment ou non, le prix de la pensée et de son efficacité – de la valeur des effets et de l'intensité – pour se mettre au service de ce second volet.

Sans le talent, ma volonté pathétique à insuffler davantage de vie dans mon art résultera en absence et de vie et d'art ; avec le talent, la sobre pratique de l'art pour l'art produit de la vie sur la vie.

L'écriture doit être un rêve, mais la vie, qui y perce, ne doit pas l'être, car le rêve à l'intérieur d'un rêve, par une espèce de double négation, serait atrocement réel.

À part leur fonction principale, l'esthétique, les métaphores ont pour effet collatéral – le rafraîchissement de l'être ; et l'oubli de l'être n'est, le plus souvent, que l'impuissance en métaphores.

La seule *liberté d'artiste* que j'apprécie est celle qui m'interdise l'engagement dans la sphère du médiocre. Cette *liberté* résulterait donc des *contraintes* que je m'impose.

La chronologie juste du travail d'artiste : *avant* de faire parler la créature, créer du silence autour du créateur. La créature est *avec, sans, dans, hors* de Dieu ; le créateur doit être *devant* Lui !

Avoir sa propre voix signifie deux choses : savoir composer ou interpréter de la musique et savoir créer son propre langage. Avoir la vocation d'artiste, l'invocation de rêveur, la provocation d'ironiste.

Apollon munit le mot de vastes couleurs, et Dionysos – de musique profonde ; le mot sera tableau ou métaphore, tourné vers le ciel, c'est-à-dire il sera en hauteur.

La musique et la pensée remplissent un texte poétique : la première porte le plaisir et l'ivresse, et la seconde apprend la marque du breuvage, son cépage, son terroir.

La littérature est le seul domaine, où l'idéal consiste en l'équilibre entre le fond et la forme ; le talent de l'âme crée une forme idéale, et les contraintes de l'esprit délimitent le fond idéal.

Tout ce que je juge mériter une place dans ce livre, se compose de mes ombres ; je n'ai pas besoin d'illuminations des images ou des idées, mais seulement de celles des mélodies.

Rêver et chanter les valeurs, dont on ne veuille ni traduire ni dévoiler le vil prix.

Le philosophe qui n'est capable ni d'élans hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

Toutes les médiocrités *vivent* du fond ; seuls les grands peuvent se permettre de *rêver* ou de *créer* en formes.

Comment naît la musique d'une écriture ? - les battements du cœur en imposent le rythme, et l'harmonie de l'âme en compose les mélodies.

Décrire s'oppose à créer, la réalité – à la puissance : le scientifique décrit l'être, par son pouvoir d'interpréter ; l'artiste crée le devenir, par sa volonté de représenter.

Dans l'écriture, la volonté de puissance consiste en ivresse, créant l'illusion de force ; mais l'ivresse, naissant après une sobre lecture, doit témoigner d'une vraie puissance.

Les yeux et le regard (captant ce qui échappe aux yeux), la logique ou le miracle, m'apprennent ce qu'est la vie. L'artiste qui n'aurait que les yeux a raison de ne pas mettre la vie au cœur de son ouvrage.

Les philosophes-poètes savent munir le devenir de mélodies et l'être – de couleurs et de formes. Chez les prosateurs, l'être est grisâtre et le devenir – silencieux ou cacophonique.

L'existence est molle, et l'essence est dure ; pour se sculpter, il faut savoir se pétrifier, il faut avoir le regard de Méduse.

À l'être statique s'opposent deux nihilismes dynamiques : le naturel – le lugubre *néant*, ou bien le culturel – le *devenir* créateur.

Pour les grands, le style est matière : les uns en bâtissent des phalanges, des palais, des écuries – lieux à vivre ; les autres – des châteaux en Espagne, sans portes, fenêtres, enfilades – lieux à rêver.

Dans l'enfance tout est absolu ; la maturité – l'émiettement en nuances. L'art est la tentative de retour vers l'absolu primordial, en multipliant les nuances.

La poésie – la musique peinte et statufiée.

La tranquillité de la plume - au service de la vibration des lignes tracées ; le tableau tranquille ne peut être ni noble ni beau, même s'il est juste et vaste.

La France traça la trajectoire de la poésie européenne à sa naissance : de la mauresque ibérique exubérante aux tendres troubadours et au Pétrarque amoureux (qui s'attarda en Provence).

L'esprit d'espèce, esprit prosaïque, scrute l'Être philosophique, l'âme de genre, âme poétique, cerne le Devenir poétique. *Né de l'appel du devenir, le poème s'élève de son puits de boue et d'étoiles* - R.Char.

La fièvre est maléfique dans un cœur sensible, bénéfique à une âme paisible et catastrophique pour un esprit corrompible. Pour peindre l'ardeur, le pinceau doit être froid.

Travail du rêve libre (versifié) dans les éléments : allitérations du solide, assonances du liquide, rimes de l'aérien, paronymes de l'ardent.

La maxime – la musique et la démesure ; la poésie – la rime et la mesure. La première a une dimension de plus ; elle est de la poésie hyperbolique.

Dans les ruines il y a plus de vivant que de mécanique ; c'est pourquoi c'est un cadre idéal d'une écriture qui rêve de naissances plus que de constructions.

Chez Nietzsche, van Gogh, Nabokov, j'entends surtout une musique. Aucun art sans musique ne peut m'attirer. Aucun esprit, développé en profondeur, ne vaut l'âme, enveloppée par la hauteur.

Dans l'art, la vie joue un rôle insignifiant d'un cadre, choisi par le hasard et la géométrie, tandis que le tableau lui-même devrait ne refléter que le rêve.

Écrire devant Dieu : si l'on enlève l'emphase, cette devise signifie que mon soi connu écrit sous le regard de mon soi inconnu ; l'humilité du premier s'appuie sur la fierté du second.

La maxime : un haut commencement qui est en même temps une conclusion profonde.

Dans la création domine le mystère ; dans la traduction - le problème, dans l'invention - la solution.

Il faut que ton œuvre se lise comme une inquiétante épigraphe, plutôt qu'une paisible épitaphe.

Le contraire de l'art n'est pas ce qui est hideux, mais ce qui n'est que réel. Seul un non-artiste peut pratiquer l'art réaliste.

Je ne produis ni récits à lire ni assertions à juger, mais états d'âme comme partitions ou songes à interpréter, dans les deux sens du mot, musical et intellectuel.

Que gagne l'arbre de l'art, en s'unifiant avec celui de la vie ? - des racines mystérieuses, un dramatisme des ombres, une perspective de n'être plus, un jour, qu'une souche.

Le style est le laconisme, imposé par l'exigence des contraintes, laconisme des commencements, et la plénitude ou la puissance, surgissant de ces sources, tantôt hautes tantôt profondes.

Les récits, avec leur inévitable platitude, t'invitent à promener tes yeux et ta raison sur leurs pages ; les maximes, s'énonçant sur des sommets, ont pour ambition - redresser ton regard et parler à ton âme.

Dans le goût des masses, l'image et le son détrônèrent l'écrit. Curieusement, la dégénérescence de l'art, en général, commença exactement par la peinture et par la musique.

Le monde se conçoit par les yeux et par le regard, par le savoir et par la création. Tout art est une espèce de regard qu'on projette sur le monde des yeux.

L'âme forme le regard, enveloppant des choses ; les yeux de l'esprit le développent en relations. C'est presque la même chose que de dire : *L'esprit est l'œil de l'âme* - Vauvenargues.

La gymnastique scripturale consiste à éliminer systématiquement tout ce qui est dramatique - l'exception, l'exacerbation, l'extrémisme - et à lui substituer, à doses égales, le tragique et le comique.

L'ennui devant la mesquinerie du genre narratif, le tissage des liens aléatoires entre les choses, tandis que le lien le plus intéressant, quelle que soit la chose, c'est son lien avec Tout.

Du soi inconnu émanent des élans fous, que le soi connu métamorphose en musique rationnelle. *Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit la raison* - A.Gide.

L'auteur classique ne perd pas de vue l'embouchure, le delta ; le romantique invente les sources, les torrents. L'achèvement ou l'élan. La satisfaction ou l'espérance.

Le propre d'un son original est de se répandre en mille échos différents. Parce que le vrai original n'est que dans l'originel.

La grande littérature naît de la conscience que *ta* vie, elle-même, ne peut pas être grande.

Le triomphe moderne de la platitude visuelle sur la hauteur musicale et la profondeur verbale.

La maxime est une réponse, aux vastes horizons, et qui laisse deviner la profondeur de sa question et la hauteur de ses sources.

Le signe et le sens chez l'écrivain : le médiocre ne maîtrise pas les signes et nous inonde de sens commun ; le délicat cisèle le signe, auquel chacun peut donner son sens individuel.

Qui a la prémonition de l'art, se désintéresse de la chose ; qui s'intéresse à la chose a moins de prémonition de l'art. Trois niveaux : la chose vue, le regard, l'intuition - le spectateur, le créateur, l'artiste.

L'échelle croissante de la qualité du style en littérature : la suite dans les idées de l'esprit, l'intonation de la voix du cœur, l'intensité des états d'âme.

Dans tout travail créateur figureront des *cibles* ; pour le scientifique, elles seront *télos*, des buts-finalités, et pour l'artiste – *skopos*, des visées-regards.

Un grand avantage du genre aphoristique : il est plus facile de s'y appuyer sur le rêvé que sur le vécu.

Dans l'art, la liberté, c'est le culte du commencement absolu.

La création est artistique, lorsque l'élan, émanant du créé, traduit bien l'élan du créateur. Mais ce n'est jamais que de la traduction dans un langage humain de ce qui est sans langage.

Le thème le plus fastidieux – s'étendre sur les défauts des derniers hommes – Théophraste, Molière, Camus. Cioran, au moins, s'en détourne, une fois écœuré.

Le but de l'écriture : que ton soi connu temporel, par son interprétation inspirée, fasse carillonner la partition de ton soi inconnu intemporel.

Une énigme de la procréation dans la littérature : une musique, fécondée par un style, enfante de pensées. Mais le bon lecteur entend la musique et se délecte du style.

Mon écrit n'offre que des habits ; au lecteur - d'y essayer son corps, son esprit ou son âme, pour qu'une beauté en surgisse.

Un livre est bon, si sa lecture t'oblige ou t'amène à renoncer à une partie de ton intelligence du connu profond, pour te laisser envahir par une haute intelligence d'inconnu.

Le style est la qualité de mes miroirs. Que d'autres styles s'y reflètent, ce n'est pas eux qui réfléchissent ; il faut les oublier.

La maxime ne peut être ni constat, ni verdict, ni nécessité, ni vérité ; elle ne peut exprimer que la musique d'un état d'âme.

Progrès en écriture : écrire comme les autres parlent, décrire ce que tu vois dans le paysage de ton esprit, transcrire ce que tu entends dans le climat de ton âme.

Les plumes sèches prétendent traduire le passionnel en rationnel ; les plumes ardentes cherchent à traduire le rationnel en passionnel.

La beauté dans l'art : un élan irrésistible vers une hauteur spirituelle, musicale, verbale, mystique. Aucune profondeur ne pallie à l'absence de hauteur.

Les pensées, dans la poésie, ne sont que des ruses d'acoustique. La poésie, dans les pensées n'est qu'aveu d'impuissance. *La poésie cesse à l'idée. Toute idée la tue* - Cocteau.

Les raisonneurs sur l'art prolifèrent ; les artistes de la raison (l'expression est de Kant) sont menacés d'extinction.

Il faut savoir être aveugle ou sourd, quand ni les choses vues ne se transforment en regard ni le bruit entendu ne s'amplifie jusqu'à la musique – le travail de filtrage, les contraintes.

La haute couture musicale doit habiller et le spirituel et le sentimental. L'habit sentimental du spirituel livre la profondeur à la platitude ; l'habit spirituel du sentimental ramène à la platitude la hauteur.

La danse donne l'envie d'élan et de caresses ; la marche se réduit aux chiffres et aux progrès. *La parole ne vaut que par une substitution, elle étiquette ; le chant fait vouloir, il se met à ma place* - Valéry.

Dans l'art, la force ne t'apporte qu'une proportion plus grande dans le semblable ; c'est dans l'usage de ta faiblesse que tu crées une forme nouvelle, un relief plus original, une intensité plus vibrante.

Les ombres artistiques sont celles qui ne dépendent pas de la lumière qui les projette et finissent par se rapprocher davantage de la musique ou du rêve, qui sont si souvent une seule et même chose.

Le seul art, qui n'ait pas besoin de la réalité, pour réveiller en nous des rêves, c'est la musique. Plus tu t'en rapproches, toi l'artiste, plus pur est ton art.

Les contraintes – l'outil de l'esprit ; la noblesse – l'outil de l'âme ; le talent – l'art de l'usage coordonné de ces deux outils, le premier servant à déblayer le fond, le second – à affiner la forme.

La profondeur de ton regard et l'étendue de tes idées sont portées en hauteur – par la musique. La marche ou le récit, transformés en danse ou en chant. *Une pensée profonde exige de la hauteur* - S.Lec.

Tout en maximisant, dans son œuvre, la part du *nécessaire*, l'artiste sait, que le *possible* nouveau n'y disparaîtrait jamais complètement.

Le talent d'artiste : maîtriser l'équilibre – et même l'interchangeabilité – entre la poésie, l'intelligence et la noblesse.

L'image est belle, lorsque son intensité rehausse sa forme et ses idées approfondissent son fond.

Dans un bel écrit poétique, le sens est embelli par le son, et le son est ennobli par le sens.

L'âme s'incarne dans tous les arts, sauf dans la musique, qui est l'âme désincarnée. La poésie est l'incarnation, ou l'enfant, de la musique, par l'intermédiaire de l'esprit ou du cœur.

Il est donné à tous, peut-être, d'entendre parfois un chant intérieur ; mais il faut être poète, pour le traduire en musique des mots, images, idées.

Le style : un point d'Archimède, choisi en fonction de ta puissance et de ton ironie, réalisant un équilibre entre ton pouvoir et ton vouloir et visant à relever ton valoir.

Le philosophe réfléchit hors du temps et appelle *éternité* – la réflexion réussie. Le poète rêve dans le temps courant, qu'il veut fuir, et appelle *éternité* - la fuite réussie.

Le style aphoristique, nécessairement, conduit au mysticisme, qui suppose des lacunes profondes, secondaires mais indispensables, à remplir par le lecteur.

La racine d'un arbre d'art doit comporter des solutions du Vrai, des problèmes du Beau, des mystères du Bien, et sa finalité devrait être des fleurs ou des fruits ou des ombres.

Les hommes s'appuient sur la raison de la forêt - que dis-je - du parc public ! - ils ne sentent plus ni le germe ni le cime ni l'ombre de l'arbre.

Le scientifique approfondit le Vrai ; le moraliste rend plus vaste le Bien ; mais chez les meilleurs d'entre eux se manifeste la hauteur du Beau – ils se mettent au-delà du Vrai et du Bien, ils deviennent artistes.

Les mécaniques unités aristotéliennes préparaient déjà l'art des robots ; la seule unité, dont je puisse me targuer, est la hauteur, de laquelle j'observe les états de mon âme. Atemporel, atopique, passif.

Le talent est dans cette dualité : être porté par un élan et en créer un autre, nullement obligé d'être une copie du premier. Une profondeur inconsciente et une hauteur maîtrisée.

Le talent n'a sa place que dans un livre idéal : le style en est le contenant, et la noblesse – le contenu. Inverser les rôles, c'est rendre le livre – maniéré ; l'inertie y remplace le talent. Maître ou esclave.

La poésie la plus pure – lorsque le sentiment s’y met à danser ; la philosophie la plus noble – lorsque s’y met à danser la pensée.

La musique parfaite est l’équilibre entre le paysage (des reliefs, altitudes et précipices) et le climat (de la mélancolie à l’hymne). La littérature devrait s’en inspirer.

Pour le poète la musique est rythme, pour le solitaire – mélodie, pour le philosophe – harmonie.

Le style est l’harmonie, maintenue par l’esprit ; le talent est la mélodie, née dans l’âme, et les battements du cœur imposent le rythme.

Un état d’âme que tu es censé rendre ne se réduit ni aux images ni aux idées ; irrémédiablement tu vas l’inventer. L’auteur et l’homme ne peuvent donc jamais coïncider ; aucun d’eux n’est disciple de l’autre.

La musique picturale ou verbale existe, car c’est elle qui fait résonner ton âme, sans que tu comprennes pourquoi, sans que tu voies l’objet de ton bouleversement.

Le genre discursif – suivre un fil, dans une platitude arbitraire des mots ; le genre aphoristique – s’imposer une trame, ce qui évite le décousu des images et des idées.

L’élan vertical du pathos ne peut se maintenir que grâce aux fondements implacables du style. Ce cas heureux constitue le talent.

J'entends tant de reproches, adressés à un écrivain, puisqu'il n'y aurait pas assez de *vécu* dans ses livres, mais je n'ai jamais entendu de regrets critiques à cause d'un manque de *rêves*.

Les nuances, même les nuances du grand, relèvent du genre elliptique, fini, sans élan ; les maximes doivent être paraboliques (élans vers le proche) ou hyperboliques (élans vers le lointain).

Le regard, dont je parle, n'est pas tellement dans l'œil, puisque ce regard se dédie à la création, c'est-à-dire à la conception (par l'âme) et à l'exécution (par l'esprit).

Pour apprécier le rêve aérien, coulé dans le bronze des mots, on a besoin d'une imagination pour le voir et d'une oreille et d'une intelligence – pour l'entendre (dans les deux sens du mot).

La science rend de plus en plus intelligibles les problèmes du monde ; l'art, et donc la philosophie, devraient rendre encore plus inintelligibles les mystères du monde.

Ô beauté simple et vraie ! j'arrive trop tard au seuil de tes mystères – E.Renan. D'autres le franchissaient, peuplaient ce temple de problèmes et de solutions et déclaraient d'être arrivés trop tôt.

Le chemin menant à la naissance de ton regard poétique : tu ne comprends plus, tu n'entends plus, tu ne vois plus – et tu fais appel au goût (les contraintes de l'esprit) et au toucher (la caresse de l'âme).

Le talent : l'art de maintenir à la même hauteur le sujet et le style. Une traduction réussie des contraintes et des goûts.

Chez un poète, le débordement sentimental provoque un appel d'air, un vide verbal, un manque musical qu'assouvissent d'harmonieuses métaphores.

Le poète : la sensation le met en mouvement, au milieu gouverne la raison et à la fin, se dégage l'esprit. L'essentiel est toujours joué au commencement.

Dans l'art, l'esprit n'est qu'un bon manoeuvre au service de l'âme créatrice. Avec les âmes éteintes, les esprits se machinisent davantage : ils gagnent en cohérence et perdent en agilité.

Une œuvre, qu'elle soit méthodique ou chaotique, n'atteint à l'originalité qu'a posteriori ; inutile de la chercher a priori.

Pour un artiste, les pleurs et les rires sont comme une partition ; sans une interprétation musicale ou verbale, ils restent lettre morte.

Depuis presque un siècle – aucune œuvre tragique, mais les macabres prolifèrent.

La noblesse, dans l'art, consiste à donner de la hauteur à ce qui t'entraîne vers un but digne (l'élan vers l'inaccessible) et à ce qui retient tes commencements indignes (la pureté des contraintes).

Tout grand art est un art par omission : les contraintes absolutisant les commencements, dissimulant les parcours et relativisant les buts.

Les armes du style : l'étendue des écarts langagiers subtiles, la profondeur des métaphores conceptuelles, la hauteur des chemins d'accès aux objets de rêve.

Toute la vraie hauteur est faite de métaphores et ne s'exprime qu'en métaphores. La pensée qui colle trop au réel a beau être parfaite, sans les métaphores elle s'écroulera dans une parfaite platitude.

Les mystiques du mot, de l'image ou de l'idée accompagnent toute œuvre d'art ; l'art sans mystique est aussi impossible qu'un chant sans mélodie.

Mes phrases se composent dans un tumulte, mais la recherche de chaque mot capital, à y insérer, exige un calme – l'état d'âme et l'état d'esprit.

Plus honnêtement on se contraint à ce qui ne s'affadit pas dans le verbal, plus on se dévoue au genre aphoristique.

Dans l'art, la vraisemblance du perçu compte plus que la vérité du conçu, la croyance implicite – plus que la conviction explicite.

Quel ennui que de reproduire le bruit du fini actuel ! - il faut créer de la musique de l'infini potentiel !

La beauté intérieure d'un écrit est dans sa musicalité ; sa beauté extérieure – dans la richesse, la nouveauté, l'élégance et la profondeur des questions que sa lecture provoque.

Rien ne danse plus dans cette lugubre marche du siècle. Cette bruyante littérature ignore la musique. *L'architecture fait chanter l'édifice* - E.Levinas. La salle-machines se substitua à la tour d'ivoire.

On ne s'évade pas d'une tour d'ivoire envahie par des fantômes ; on veut devenir fantôme soi-même. *La poésie n'est pas évasion mais invasion* – J.Cocteau.

Pour que ce siècle ne soit ni matière ni moteur ni maître, il suffit de ne nommer que les choses sans date et ne dater que les événements sans nom.

La poésie est un désir réussi de figer l'émotion première. La poésie est l'art de faire durer une intensité initiatique. *Le poème est un amour réalisé d'un désir demeuré désir* – R.Char.

La musique nous apprend que la hauteur n'est peut-être pas la patrie de notre esprit, mais dès que nous en vivons l'exil ou la chute, nous nous découvrons une âme.

C'est en hauteur du talent - *nascuntur poetae* ! - que les exilés du monde géométrique se rencontrent. Mais prenant du volume, ils perdent de l'altitude.

Dans une œuvre intellectuelle, la force doit inspirer l'admiration, et la forme – la jouissance. Le talent est la maîtrise simultanée des deux.

En poésie, la cause surgit souvent comme un effet de la forme.

Ce n'est certainement pas l'ambition qui me pousse à écrire, mais la beauté recherchée des mots à naître pour chanter mes états d'âme.

Le bon écrivain procède comme tout lecteur : de l'expression à la pensée (et non, comme le préconise N.Chamfort, l'inverse).

Le talent littéraire consiste dans l'art de réduire toute expression à la caresse. *On serre toujours contre son sein celui qu'on aime et l'art d'écrire n'est que l'art d'allonger ses bras* - Diderot.

L'homme de réflexion réduit les pulsions de ses sens au fond raisonnable ; l'homme de création métamorphose les messages de sa raison en forme sensuelle.

On ne devrait se dévouer à l'art que si l'illusion de *créer* à partir du *point zéro de la sensibilité*, est irrésistible. Et, d'ailleurs, ce sont là et les buts et les contraintes de l'art.

La Solitude

L'effet obligé du *Je peux vous aimer, tous est Personne ne m'aime*. C'est le *Je suis avec celui qui gagne* qui est traduit par l'interprète céleste dans *Tu ne seras jamais seul*.

Que mes déserts soient fréquentés par les autres, ou que les oasis deviennent rares, la qualité de mes mirages ne dépendrait que de mon climat intérieur.

Tous les paradis naturels sont en hauteur, où je rencontre mon soi inconnu ; tout ce qui prétend atteindre des profondeurs, en fuyant son soi connu, aboutit à l'enfer, puisqu'on y trouve toujours - les Autres.

Les intermédiaires, par leur interposition, ôtent à nos contacts avec le sublime la nécessaire intimité immédiate. La solitude a ceci d'appréciable - elle nous fait sentir la virginité de l'absolu.

De par mes origines, je me sens porté par une banquise, plutôt que par une île déserte, un château en Espagne ou une tour d'ivoire. La différence ? - aucun pavillon ne pourrait flotter par-dessus.

La solitude, ce n'est pas l'isolement, c'est trop d'ouvertures stériles.

L'âme est muette - voici l'origine de la solitude. Pour qu'elle trouve une âme sœur, mes mains s'agitent ou ma cervelle se démène, mais leur message est dénué de soupirs qu'aimerait leur confier mon âme.

Flottaison précaire sur la face de la nuit. Jet, tout machinal, de bouteilles par-dessus bord. Bouteilles vides.

Les origines du sentiment de solitude : vivre *en soi*, *par soi*, *avec soi*, *pour soi* - ermite, mystique, aristocrate, égoïste.

La solitude : avoir beaucoup à donner et rien à prendre. Ne pas trouver de destinataire de mes dons et être obligé de prendre n'importe quoi.

J'entendis tant de voix annonçant leurs soli intégraux, et dans lesquels on devine immédiatement le chœur de l'époque, que je décidai de confier à l'orchestre intemporel l'interprétation de mes soliloques.

La vraie solitude est dans l'impossibilité de bien rigoler avec quelqu'un au sujet de nos plus noires réflexions.

Dans les écrits philosophiques, je distingue trois genres : une cotisation à sa guilde, une recherche de rencontres, un cri dans le désert. La vocation, la convocation, l'invocation.

La solitude est toujours une blessure, qu'on m'inflige. Qui ? - le monde, l'âme proche, moi-même - la solitude épique, dramatique, pathétique.

L'étonnement d'un solitaire se mettant à se fréquenter soi-même : il retrouve le même cheminement de sa présence qu'ailleurs - du statut d'intrus à celui, plus enviable, d'indésirable.

Je pensais me barricader contre mes propres fuites, et je me retrouve isolé des autres, car personne n'a envie d'approcher ces murs peu accueillants.

Je me tourne vers tout, personne ne le remarque. Je me détourne de tout et je me remarque.

Les yeux, c'est-à-dire le visage, veulent être remarqués ; mais être un regard, c'est ne plus désirer d'être vu, telle la rose d'Angélus (*sans se demander si l'on la voit*).

Avec un nul on n'est ni deux ni seul. Toute adjonction de nuls t'enlève toute chance d'être premier, indivisible.

Plus le monde est fade, plus amer est le mot du solitaire, plus aigre la bile de l'offensé, plus salée la larme de l'humilié - ils veulent épicer ce monde.

La solitude de blasé : continuer à se désempir, mais désapprendre à combler le vide.

Que le vide, en tant que marque d'un manque, m'est plus cher que la plénitude, en tant que manque d'une marque !

La solitude des blasés : tant de choses sont intériorisées, qu'il ne reste plus grand-chose à l'extérieur - rien à prendre. La solitude du pur : tout ce qui maîtrisait le langage du troupeau dépérit - rien à donner.

On peuple le vide, on le plénifie. Le trop plein, on le façonne. Le philosophe est sculpteur de son soi.

Les repus dénoncent une société de surveillance ; les solitaires n'y trouvent pas un seul regard pour eux.

La solitude s'épaissit par l'indifférence qu'on porte aux valeurs des autres, autant que par le scepticisme qu'on voue aux siennes propres.

Pourquoi l'esseulé finit par ne plus voir de sens à la vie ? Parce que le sens ne naît que des dialogues. Vivre, c'est produire du sens.

La production de bile provient d'une trop grande propension à la sédentarité. Les prophètes, pour gagner en dignité, *renonçaient* à la patrie pour s'exiler au désert.

Le grégarisme, ce sont des drapeaux ou des idées - au-dessus des têtes ou en-dessous des pieds - en quête de prosélytes ou compagnons, meutes ou élites.

Le nombre de solitaires visibles augmente ; le troupeau beuglant quitte les champs et les rues pour mieux s'installer subrepticement dans les cerveaux muets.

Ne te flatte pas par ta solitude. La honte guette, avec la même fatalité, dans les tanières et dans les foires. La solitude a un avantage : la défaite est annoncée à l'avance.

Le troupeau a raison sur presque tout, ce qui coupe l'herbe sous toute velléité de révolte et amène à la limpide résignation de rester dehors.

Le raté du désert garde ses mirages, le raté des foires perd jusqu'au sens des images.

Impossible, aujourd'hui, d'imaginer la *force* d'un homme seul. Je ne le vois que déconvenu, rendu, résigné.

Plus grand est le nombre d'issues, plus forte est la cohue devant la porte la plus large.

Ton astuce, ta ruse du vaincu, étendu sur un champ, où rôdent et exultent des ennemis impitoyables, - la ruse de faire le mort.

La solitude est presbyte, la communauté myope. La seule optique valable est un savant alliage, que prescrivent les yeux fermés.

Deux prédestinations des murs autour de moi : éviter des intrusions, ne pas laisser me répandre vers le dehors. Réclusion tendant la main à exclusion.

La solitude acoustique : lorsqu'on se munit d'une paire d'oreilles trop exigeantes.

S'efforcer à ne pas être de son temps est une occupation tentante pour faire passer celui-ci.

Prêcher pour l'esprit, aujourd'hui, c'est prêcher aux foules. Comme pour le bon vin ou la bonne chère. Les bons sentiments, eux, se prêchent dans le désert. Où l'on a faim.

L'orgueilleux ou le désespéré dit ne pas chercher de consolations dans un livre. Pourtant, c'est ce que j'y cherche, sous forme d'un regard altier coulé dans un mot suspendu, *sublime*, isolé.

La solitude est un cas rare de coopération harmonieuse entre les *corps constitutifs* de l'homme : l'*esprit* la peuple de fantômes, le *cœur* en réchauffe les souterrains et combles, l'*âme* l'ouvre aux étoiles.

La solitude n'est pas absence des hommes (c'est l'enfer, celui des Chrétiens ou celui de Sartre !), c'est, en présence des hommes, ton humiliante absence.

Côté plaisant de l'état d'exil endémique : je ne m'adresse à mes patries perdues qu'en poèmes. Peut-on rédiger une requête, un bon de commande ou une réclamation à l'encontre d'un fantôme ?

Le nihilisme n'est pas une maladie de la volonté (Nietzsche), mais la santé du rêve. Le rêve est une volonté spiritualisée de se supporter tout seul ; la volonté est un rêve incarné de se mêler aux autres.

L'épreuve de l'île déserte est utile ; encore faut-il savoir, si j'y deviendrai Robinson, singe ou arbre : l'action, la nature ou le regard. Mais dans le meilleur des cas je deviens île.

La grandeur n'est pas dans la pose, où je suis seul contre tous. Elle est dans la non-perte de soi, quand je suis avec tous.

Une des obsessions des hommes qui s'agglomèrent en troupeau devint la prétention d'être inclassables.

Un grand regret dans la solitude : ne plus rien avoir à sacrifier.

La création a besoin d'un instinct, d'une foi et d'une exécution. L'instinct ne naît que dans *ta* solitude, la foi ne se donne que dans *notre* souffrance et l'exécution ne vient que par *votre* porte.

La tour d'ivoire hantée par l'extase, entrepôt de l'irréparable et de l'irrécupérable, dans la catégorie des ruines, classées monument hystérique.

La sagesse est dans le langage, et le langage, c'est le dialogue. *C'est folie que de vouloir être sage tout seul* - Bossuet. Même dans un soliloque il faut être deux : une bouche et une oreille.

La solitude : ne plus voir d'horreurs, qui soulèveraient une houle dans mon regard ou dans mon mot. Une sensation d'immense platitude, où mes aspérités s'écrasent sans la moindre onde de choc.

L'exil : pas de sève fraîche provenant d'un sol natal. Et c'est bien dans cet état-là qu'on s'imagine de beaux arbres, ce qui est le contenu même de l'art !

Celui qui n'a jamais perdu la moindre racine, ne croit qu'en fruits et est incapable de comprendre le miracle des fleurs.

La bêtise, ce n'est pas faire chorus, c'est l'illusion qu'on exécute un solo inouï.

Apprends à te parler à voix haute, sans être à l'affût d'un écho. Les acoustiques infaillibles étouffèrent tant de voix.

Apprends, dans ta solitude, à recréer la foule pour envisager la fuite. Proust aimait dans la solitude même la fuite devant soi.

L'âme libre mène vers l'île déserte. Ce galérien d'esprit ne promet que le baignoire. Les serviles des deux camps vivent en continentaux besogneux, soumis aux instincts de troupeau.

À force de fouiller les jugements des hommes, on désapprend à être son propre juge et l'on quitte le banc des accusés illustres pour les forums des désabusés rustres.

Pour celui qui n'a pas accumulé un stock de sentiments, d'images, de mots, musicaux et libres, l'entrée en solitude signifiera un désert, animé par l'esprit de foires et dénué de mirages pour son âme.

Paria nuisible en Russie (où est enterré le rêve), paria invisible en Europe (où le rêve est né), aurais-je mon heure de gloire risible en Amérique (où le rêve n'a jamais mis les pieds) ?

Femme réduite à la solitude, homme réduit au troupeau - les créatures les plus pitoyables.

Les hymnes et les églises – deux profanations de la musique et de la foi, qui auraient dû ne me laisser qu'en compagnie de moi-même.

La médiation, qui te sauve le mieux du piège de la continuité, est la fière solitude de tout beau symbole.

Le déracinement fait dépérir en nous l'homme inférieur, d'où l'intérêt de pratiquer l'exil comme gymnastique de la hauteur.

Le *soi* du geste et le *moi* du rêve - quand, miraculeusement, ils se rencontrent -, enfantent du *toi* de l'amour. Le *soi*, tout seul, mène vers les *eux* de masse ; le *moi* - vers le *nous* de race.

Il faut être dans un désert, car celui, qu'il faut aimer, est absent – S.Weil.
C'est l'amour qui crée le désert. Se réfugier dans un désert sans amour, c'est subir le prurit des caravanes ou la sédentarité des oasis.

Personne pour te tendre le miroir ; la houle ou les ténèbres déforment toute face réfléchissante ; et ton narcissisme se met à se refléter dans la nature entière.

Même à ceux qui suffisent à eux-mêmes, un dialogue est nécessaire : entre le *soi* connu, avide de reconnaissance, et le *soi* inconnu, inspirateur des connaissances ; l'admiration de Narcisse vise autrui.

La solitude et l'arbre : elle n'aide ni à le planter, ni à le faire verdoyer, fleurir, fructifier, elle ne m'apprend qu'à en apprécier l'ombre.

Je me retrouve seul, aux vagues lieux de rendez-vous, et je ne sais plus si c'est la faute des montres, des reliefs ou du climat. Et je ne donne plus de rendez-vous - c'est cela, la solitude.

Savoir peupler son isolement et se sentir seul dans la multitude est le seul et même don.

On cherche humblement à accorder sa voix à la symphonie du monde et l'on finit par comprendre, que l'humilité de la musique divine consiste à jouer *seul vers le Seul* (Plotin).

Le refus de m'enraciner fait, que tout *genius loci* se présente à moi en mauvais génie déraciné.

La solitude pousse à voir dans toute controverse d'idées une infâme persécution. Il faut savoir, au contraire, la ramener à une anodine dispute de salon, au milieu de mes ruines drapées.

Mon public virtuel - cent paires d'yeux en France. À quoi s'adjoindrait mon auditoire - dix paires d'oreilles de plus, hors de la France.

Peu d'esprit nous renvoie en nous-mêmes. Trop d'esprit - hors de nous-mêmes. Je gagne en clarté, dans la multitude ; je ne répands la lumière que dans ma solitude.

L'une des origines anodines de la solitude : avoir besoin de se cacher pour sentir.

Souffrir étant le lot commun, l'immense mérite de la solitude est qu'on ne souffre que de soi seul.

Étant tricard des terres et des cieux, je ne peux ni dresser un ciel russe (son âme) sur une terre française (sa douceur), ni amener sur la terre russe (sa souffrance) un peu de ciel français (son esprit).

Jadis, la haine fut grégaire et la bonté - salut du solitaire. Aujourd'hui, la gentillesse coulante polit les étables, et la haine débordante ne hérissé que la tanière de l'exclu.

Le progrès humain, ce sont deux convergences : la horde virant au troupeau, le loup solitaire se découvrant brebis galeuse.

Ni Muse dehors ni Pygmalion dedans - tel est l'état d'âme du sculpteur de maximes, dans un atelier au toit percé.

La solitude gagne en valeur, si l'on l'acquiert au prix de sa liberté ; mais la liberté se déprécie, si l'on l'achète au prix de sa solitude. C'est dans la solitude que je me réjouis de ma meilleure liberté.

Plus je monte vers le Moi abstrait, mieux je m'y reconnais et plus seul je suis. À partir d'un certain seuil, on n'est plus sensible qu'à la musique, cet acte pur.

Le régime du lion littéraire : écarter de ses menus tout mouton, ne digérer que de son regard, ne digérer que d'autres lions, se trouvant, eux aussi, dans une cage.

Tout compte fait, l'habitat écologiquement le mieux conçu, ce sont les ruines. Qui encore peut inviter l'arbre pour se transpercer, la fleur - pour se colorer, le serpent - pour préserver la fraîcheur ?

Que gagne celui qui est plus intelligent ? - une cellule plus vaste (S.Weil), un souterrain plus profond (Dostoïevsky), des ruines plus hautes (Cioran), un banc des accusés plus étroit.

Tout compte fait, la quête de soi se réduit à ces deux questions : ce qu'on a dans l'être et ce qu'on est dans l'avoir. Le soi n'est pas grégaire, si la solitude et Autrui apportent des réponses compatibles.

Les merveilles interchangeableables et pratiques - tel est ton réel et écrasant désespoir, né dans la multitude. Dans la solitude - les merveilles uniques et inutiles, ton désespoir fictif et envoûtant.

Ils vivent dans la terreur, que leur étable préférée ne devienne une île déserte ; je tremble pour mon île déserte, qu'elle ne figure un jour sur leurs cartes de navigation.

Pour l'enraciné, défeuiller ou défleurir sont des péripéties saisonnières ; ils ne gardent leur pathos intemporel que pour le déraciné, qui se sent, soudain, dessouché.

Je cherche à éviter toute inclusion en les transformant en appartenance, et voilà que mon soi élémentaire se réduit à la différence symétrique avec tout l'Un désirable.

La ruine minimale - ta colonne, qui ne fut jamais partie d'un péristyle, qui n'entendit autour d'elle aucun chœur péripatétique, qui n'accueillit que le soupir pathétique de son stylite.

La massification des hommes ne me gêne en rien. Ce qui m'effraie, ce n'est pas tellement la foule abreuvant de sarcasmes un solitaire, mais l'homme seul, imbibé de foules.

Pour bien parler, l'illusion d'une oreille d'ami doit être aussi irrésistible qu'un mirage. *Que l'on parle bien, quand on parle dans le désert !* - A.Gide.

C'est la liberté qui crée la solitude ; sans elle, je serais fondu dans le monde. *Cette possibilité de sécréter un néant, qui isole l'homme, c'est la liberté* - Sartre.

Toutes les Circé, Calypso et autres sirènes optèrent pour le climat continental modéré ; c'est par leur dramatique absence que je reconnais aujourd'hui, que je débarque sur une île déserte.

Je parle de ruines des lieux, ruines formant mon ciel et mon exil, comme Cioran, qui, en réduisant le temps en ruines, y découvrait l'éternité.

Discours solitaire, où le honteux et le pathétique gardent, contre toute logique, leur sens, s'appelle prière.

J'admets, que la non-reconnaissance a le grand mérite de préserver intacte l'infinie sphère de mes indifférences.

Réussir sa solitude, c'est s'y faire horizon (se chercher), perspective (se connaître) ou hauteur (se contempler).

Je suis seul au sein d'un tout *ouvert*, que je choisis moi-même. Comment puis-je me plaindre, si le mien est condamné d'avance à être le plus désert lieu ?

Le premier souci de l'homme grégaire, c'est de se trouver de la compagnie. C'est ainsi qu'il trouve un complice, une victime ou une idole.

Ta cachotterie : les yeux plus bas que terre, le cœur plus éteint que les cierges, les mains plus étrangères que l'enfance.

Mes incantations, pour qu'on ferme *souverainement* les yeux, prises à la lettre, sont exagérées. Néanmoins, ne les ouvrir qu'une fois seul paraît être un mouvement de compensation adéquat.

La solitude, l'absence d'objets, qui projetteraient une ombre, - une raison pour la peupler de lumières immaculées et pour vivre cette sensation rare : toute ombre est ombre de moi-même.

Doit-on surmonter ou élever sa croix ? Ou les deux à la fois ? La réduire à un arbre, celui qui est au-dessus et hors de toute forêt.

Ils bâtissent ce qu'ils n'habitent pas (leurs bureaux) ; j'habite ce que je ne bâtis pas (mes ruines).

L'homme du troupeau, abandonné par le troupeau, ne rentre pas en lui-même - il reste dans le troupeau virtuel, plus pernicieux que le réel ; aucun abandon ne le rend pas à lui-même.

La solitude réussie - ou l'enfer en pleurs ou le ciel d'une divine complaisance. La solitude ratée - le ciel désacralisé ou l'enfer sans révolte.

C'est encore en m'égarant dans le désert des cieux que j'échappe le mieux à mes plus déserts lieux.

Quoi qu'en dise le blasé, la solitude est toujours une absence. Comme la folie, dont je vois trois causes : l'absence d'atelier, l'absence d'outils, l'absence d'œuvre - langage, intelligence, création.

Les faux solitaires pensent être les seuls ; les vrais commencent par être seuls.

L'homme grégaire : la négation des sacrées réponses des autres ; l'homme solitaire : l'acquiescement aux questions sacrées de soi-même.

La solitude est un silence, pourtant les meilleures plumes, c'est-à-dire plumes musicales, cherchent à en créer l'écho - dialogue minimal, orchestration minimale.

La forêt moderne finit par se désolidariser d'avec l'arbre et de s'identifier avec le sol commun, dont ses racines font désormais partie ; la dimension verticale perdit l'appel des hautes cimes.

L'une des raisons d'une méta-solitude d'un écrivain : l'impossibilité d'imaginer un lecteur, qui dirait : *Tu es moins seul que tu ne le penses* - J.Steinbeck.

Avec le spéculatif, le narratif ou le dialectique, on nage, on prend un bain de foule ; avec l'aphoristique, on garde l'immobile et solitaire rivage des mots, au-dessus des courants affairés des choses.

Dans le *déracinement*, ce n'est pas l'absence de racines qui est visée, mais le détachement d'un sol trop bas, commun et lourd. L'exil doit imprégner jusqu'à mes cimes.

Quel rêve - partager le toit absent ! Les communions dans les ruines, le ciel lambrissé d'astres, mettent entre nous - une éternité ; le toit partagé ne fait que nous éloigner dans un espace fermé.

Le périmètre de ma vie est tracé, fatalement, par la cohue, mais son volume pourrait dépendre en grande partie de mes protubérances solitaires.

Même un Chinois, je peux l'imaginer seul, jamais - un Américain, habitué à ne se refléter que dans la foule, tout en se proclamant contestataire, rebelle et original.

Je reconnais très facilement mes meilleurs interlocuteurs : ce sont ceux avec qui je reste seul.

Qui a le besoin le plus vital de hauteur ? - peut-être Robinson, pour planter son drapeau de détresse (Kafka).

Il est facile de se sentir seul parmi les hommes ; autrement plus difficile et méritoire est de réinventer la fraternité des hommes, en restant seul.

La pose de spectateur, si vantée par les sages, est inutile pour celui qui a un bon regard (s'attachant aux yeux fermés) et un bon visage (c'est-à-dire sa propre voix).

Ces notes solitaires prirent un ton si mélancolique, que je les qualifierais de vespérales, en complément de Nietzsche, le diurne, de Valéry, le matinal, de Cioran, le nocturne.

La sensation que ta tour d'ivoire devint ruines naît de l'égale plausibilité d'y voir une tanière ou un piège.

Partage ton vide, mais trouve seul la matière pour le remplir. Seul, évite le désœuvrement ; désœuvré, évite, si tu peux, la solitude.

Un effet bénéfique de la solitude : par la dérive des non-événements, j'accoste le pays de mon enfance, mon havre définitif, où je peindrai mes plus récents naufrages.

Le naufragé est le fruit le plus précieux de l'île déserte – G.Deleuze. Ou, inversement : *Faites une île de vous-mêmes* – Bouddha. Ton séjour y est dû à un naufrage.

Strictement parlant, on ne peut voir un fantôme à deux, puisque les yeux de deux êtres ont rarement la même accommodation, la même brillance ou la même larme.

Un monde *hostile* pouvait servir d'écran opaque, où je pourrais projeter mes rêves. Maintenant, dans ce monde *indifférent*, je suis contraint de les faire revenir au seul regard éteint.

Quelle est la pire calamité qui pourrait frapper les cerveaux des hommes grégaires ? - le nihilisme. Quelle bénédiction doit-on souhaiter à un esprit libre ? - le nihilisme !

Les pires des philosophes sont des bâtisseurs ; les meilleurs se barricadent dans leurs ruines.

Traite ton prochain comme un moyen (les stoïciens), comme toi-même (l'Évangile), comme une fin en soi (Kant), comme une contrainte (moi).

Mieux vaut être fou avec tous que sage tout seul – B.Gracián. Pourtant, ce n'est pas de la subtile folie, mais bien de la subtile sagesse.

L'état m'intrigue plus que le processus, sinon j'aurais pris le terme heideggérien de *ruinance*, pour apporter du faux dynamisme de rue à mes ruines désertiques.

La sensation d'inappartenance au monde, dont pourtant je chante l'harmonie et la merveille, telle est la source paradoxale de mon exil permanent, en tout lieu.

Dans la solitude, tu t'inventes, tu peins ton soi inconnu ; dans la multitude tu te sers de ton soi connu. Le devenir artistique du particulier ou l'être pratique de l'espèce.

Sur mes racines : il faut me demander non pas '*où es-tu né*', mais '*où naquirent tes premiers émois, tes premières illuminations, tes premières chutes*'. Passer du natif au votif !

Le sage se contente de ruines aménagées, renvoie à une généalogie sidérale, vit un exil à portée des mots - ni la maison, ni la parenté, ni la patrie ne sont à lui.

Plus j'*ai*, plus j'ai de chances qu'on *regarde* que je *suis* (mon soi connu) ; moins j'*ai*, plus j'ai de chances de *garder* ce que je *suis* (mon soi inconnu).

L'habitué de ses propres ruines a de belles sépultures à portée de ses élans éteints. Aux blasés des salons ou bureaux, il faut des abattoirs, où ils déposeraient leurs plus *pures aspirations*, bien chiffrées.

Tous les arts créent des fraternités, des complicités, des clans, sauf la musique, qui ne crée de liens qu'avec toi-même.

La solitude aide les cimes à ne pas oublier le ciel, et les racines - à rester en contact avec l'essentiel. Mais le reste de ton arbre en pâtit...

Rien, pas même les étoiles, ne me parle dans la nuit ; telle est ma nuit avec les mots français, qui me laissent dans ma solitude silencieuse, avec un scintillement moqueur et des ombres incertaines.

Face aux grandes épreuves, on se montre tel qu'on veut être ; face aux petites - tel qu'on est. D'où la valeur *démonstrative* de la solitude. Seul, je succombe aux petites tentations et résiste aux grandes.

Les créateurs, dont il n'émaneraient que des lumières, sont sédentaires ; l'exilé s'exprime en ombres : *La vraie patrie, c'est la lumière* – R.Rolland.

En quittant la patrie, garde la tête haute. Derrière toi - des nostalgies, devant - des marches, autour - des courses, en profondeur - des faits, en hauteur - des rêves.

Tant de rebelles de plume clament s'être retirés de la foule, tandis que la foule ne semble pas avoir quitté leur plume.

L'homme du sous-sol gémit un *non* au sol, qui l'écrase et le renferme ; l'homme des ruines chante le *oui* au ciel ouvert, qui le libère.

À fréquenter la multitude des capitales ou de la province, on finit par trop respecter soit la force soit la faiblesse brutes ; on ne peut respecter la force ou la faiblesse nobles que dans la solitude.

Tous ceux qui *optèrent* pour la solitude sont de piètres repus ; je ne respecte que ceux qui y furent *prédestinés*. Une volonté, lucide et basse, ou une résignation, obscure et haute.

Tant que le cercle de la solitude s'agrandit, on peut garder le courage de rester immobile.

Être une voix ou un écho : exprimer un être solitaire ou imprimer un avoir commun. Étymologiquement, le mot *écho* remonte au verbe *avoir*.

Je ne peux avoir un regard lucide sur ma mort que si ni prêtre, ni médecin, ni notaire, ni bourreau, ni épouse ne dérangent notre tête-à-tête.

Mes yeux empruntent sans vergogne ; mon regard ne se laisse influencer par personne. Mes idées frôlent celles des autres, mes mots gardent leurs distances.

Pour briller, mon étoile a besoin d'une obscurité ; la solitude, créant autour de moi la nuit, s'y prête.

Si je sais être seul parmi les autres, je saurai être plus que moi-même, une fois seul.

Je me sens souvent dernier hébété dans un siècle lucide.

Pour exercer ta pitié paradoxale, essaie de voir dans l'homme porteur de multitudes, mécaniques et bénignes, – l'homme dépourvu de solitudes, vitales et incurables.

Il faut prendre le monde pour une auberge espagnole, mais la meubler non pas avec ce que j'ai mais avec ce que je suis, être voyageur de l'être sans les bagages de l'avoir.

Sol-ipsisme, ce mot, à la superbe morphologie, sans la mutilation par des rats de bibliothèques, aurait pu signifier : se connaître dans la solitude - une ambition impossible, mais belle.

Plus je m'égare dans la forêt, plus je ressemble à un arbre, qui cherche son salut, en se faulant vers le ciel.

Le risque de se perdre est le même en multitude comme en solitude. Mais se dire introuvable est peut-être une bonne attitude prophylactique.

En multitude, on calcule le droit universel ; en solitude, on rêve du devoir personnel. Les Grecs furent plus solitaires que les Romains.

Il n'y a pas de bourreaux par vocation, mais il existe la vocation des victimes. Ne surestime pas le rôle du bourreau. Sache ériger tes propres lieux d'holocauste et être ton propre thuriféraire.

Le comble de la solitude : tout soliloque échouant à se transformer en dialogue, et le sens ne peut naître que d'un dialogue - donc, impossible de donner un sens au mot de *solitude*.

Les ruines : un habitat qui peut se métamorphoser en tour d'ivoire, souterrain, bibliothèque ou atelier, et non pas en étable ou salle-machines.

L'ange qui *agit* comme les autres devient mouton ; la bête qui *pense* comme les autres devient robot. On ne reste ange et/ou bête que dans la solitude.

L'homme grégaire n'a pas de visage, il est satisfait de ses bras et de sa cervelle, mais Narcisse n'aime que son âme, et dans son regard baissé il y a plus de honte que de contentement.

Je ne peux supporter longtemps la présence des autres, sujets ou objets. Narcisse ne dévisageait pas que son visage. Et que vaut un visage qui ne se prend pas pour objet ?

L'ouverture au monde, dont se gargarisent les grégaires, ne me rendra pas un Ouvert, car je suis un Ouvert grâce à mes propres frontières, cibles ou limites, et qui ne sont ouvertes qu'en-deçà de mon soi.

Les repus, matériellement, *fui*ent le monde, pour mieux digérer ; les assoiffés, sentimentalement, sont expulsés du monde, pour entretenir leurs soifs.

La solitude, c'est l'impossibilité de se faire connaître et la résignation de se contenter d'être inventé.

L'hostilité des autres n'a pas de place dans une vraie solitude. La solitude, c'est ma transparence aux regards des autres.

La jeunesse : l'enracinement dans une culture, l'engagement dans des actions. La maturité : le déracinement.

La lecture des autres ne m'apporta pas grand-chose, mais elle rendit plus exigeantes mes contraintes – éliminer tant de sujets ou angles de vue, voués à la platitude et que les autres épuisèrent.

La solitude est soit choisie soit subie. Chez le solitaire blasé se développe l'orgueil, chez le solitaire prophétisé – l'humilité. Beethoven ou G.Mahler.

La mobilité, c'est une prise de position sur des problèmes collectifs ; l'immobilité, c'est une pose, se refuser de se prononcer sur des sujets mineurs, se focaliser sur ses propres mystères.

Il faut n'habiter que son soi inconnu, mais ne juger ni voir son soi connu que de l'extérieur. Ainsi, on protège sa solitude, tout en s'ouvrant au combat ou à la fraternité.

Je ne vends ni n'échange ni ne donne mes productions ; je les dépose à une altitude, invivable pour les autres. Des promesses et non des dons.

Quant à la honte, je n'en connais que la honte de solitaire, lorsque mon rêve est le juge, et mon action – le délinquant. La honte devant autrui est de la lâcheté.

La solitude : ton corps y *vaut* par sa liberté, ton cœur ne *peut* qu'y souffrir, ton esprit ne la *voudra* que pour créer, ton âme lui *devra* sa noblesse.

J'aime entrer dans une lice vide ; j'aime me sentir être dans un temple où aucune idole n'occupe encore des niches ; ce genre de lutteur ou de prédicateur me convient.

La sensation de plénitude naît du plus grand vide, qui appelle à être rempli. Seuls, nous sommes vides, avec les autres - remplis de foutaises.

Plus on vit dans la multitude, plus on a de choses (communes) à dire ; plus on s'absorbe dans la solitude, plus on découvre de choses indicibles et belles, pour lesquelles on n'a pas encore inventé le nom.

Dans les grandes villes, la solitude est une pesanteur ; à la campagne, elle est une grâce. Mais, pour exprimer cette grâce, il vaut avoir traversé beaucoup de pesanteurs.

Le culte de tout chemin, qu'il soit battu ou nouveau, mène à l'étable. L'homme ne se retrouve, ou ne se devine, qu'au fond de ses impasses. Rien de continu en mouvement ne rend notre immobilité discrète.

Les ombres d'un homme grégaire m'ennuient autant qu'un homme solitaire qui voudrait passer pour solaire.

La bête doit compléter, dans l'homme, l'ange, puisque l'ange ne supporte pas la solitude.

Le sentiment d'exil naît de l'insensibilité au *genius loci* (*esprit du lieu à toi*) ; celui-ci dégénéralant souvent en *genius loci communis* (I. Tourgueniev), l'exilé, en plus, devient misanthrope ou solitaire.

La seule race, homogène, mais cosmopolite, c'est la race des solitaires de toutes les nations et qui s'entendent et se ressemblent entre eux plus que n'importe quelle corporation ethnique, sociale, intellectuelle.

Tant de repus, grégaires et insignifiants, proclament leur solitude planétaire, que, parfois, j'ai honte de m'imaginer en leur compagnie dégradante.

Les personnages et les paroles, que je trouve chez la plupart des écrivains, sont empruntés à la scène publique. C'est l'une des raisons de ne pas me piquer d'être traité de *phraseur narcissique*.

Il ne faut pas opposer, systématiquement, la raison – au désir ou au rêve. La raison d'un solitaire est plus noble que le désir d'un grégaire.

Quand l'objet le plus passionnant d'un sujet est le sujet lui-même, ce sujet est un Narcisse ; le lac est la vie, et la représentation – le regard, le rêve.

La disparition des rêves des uns explique la disparition de la solitude des autres, car la solitude naît du rêve secret d'un être cher et introverti, du rêve où tu es absent.

Mes livres, ce sont mes ombres, je les jette grâce à mon étoile ; et n'ai pas besoin du Soleil, et encore moins – de l'éclairage artificiel des autres.

Il faut tâcher d'être atemporel – ne pas découler du passé transparent, ne pas se projeter vers l'avenir incertain. Celui qui veut être père perspicace d'un futur n'est que fils fugace d'un passé.

Tout ce qui relève de l'inertie est grégaire, même si tu en es le seul acteur. C'est pourquoi je me refuse tout genre littéraire sauf la maxime.

Ma solitude, parmi les hommes, contribua considérablement à mon attitude narcissique ; ainsi, en me dévisageant, moi-même, je ne suis jamais seul.

Dans ta solitude, te sentir fier devant toi-même – un symptôme de ta haute noblesse. La même fierté, éprouvée devant les autres, s'appelle orgueil bas.

Le temps de détresse flagrante éclate sur des forums et fait agir en toi – la bête ; l'ange accompagne ta solitude, pour te consoler par une espérance diaphane.

Dans la vie, l'égoïsme intellectuel s'appelle nihilisme, et dans le rêve – narcissisme. Dans les deux cas – le culte du commencement individuel.

La solitude que tu tournes vers l'éternité symbolique, ou la solitude puisque tu te détournes de tes contemporains réels – une pose noble ou une position ordinaire.

Les yeux sont là pour comprendre et représenter, pour communiquer avec les autres ; le regard est là pour traduire en musique personnelle, solitaire, tes états d'âme.

C'est étonnant que Jésus ne soit jamais considéré comme orphelin ; pourtant, il fut bien *abandonné* par son Père. Il le fut même à double titre, puisque sa mère ne faisait que Le gronder en toute occasion.

Tant d'hommes grégaires se sentent et se proclament seuls ; ceux qui savent communiquer avec l'inexistant ou possèdent un regard narcissique, ne se *sentent* pas seuls, ils *sont* seuls.

En voulant te voir tu t'abaisses. Mais en voulant te toucher tu t'élèves. La carence des yeux, la caresse des regards. Narcisse est dans la caresse.

Le regard recrée ce dont les yeux fermés rêvent ; les yeux ouverts des moutons ne font que fixer le réel. *La foule a trop d'yeux pour avoir un regard* - Hugo.

Se suffire à soi-même – une ambiguïté : ni tes émotions ni tes réflexions n'ont de sens qu'en présence de celui qui a une ouïe et un regard infailibles – ton soi inconnu ou Dieu.

La vulgarité des grincheux est dans la facilité grégaire de leur position ; la noblesse des enthousiastes est dans la difficulté de leur pose de solitaires.

Autour de moi, le désert croît, le mirage trompeur est trop près et le rêve fidèle – trop loin – l'une des raisons pour chercher une impondérable hauteur et se débarrasser du poids des horizons.

La matière principale des poètes et des philosophes, ce sont leurs états d'âme. Le simple mortel se nourrit de faits spatiaux et d'événements temporels. Le rêve universel et la vie courante.

C'est par un souffle d'inspirations que tu communiqueras avec l'arbre de vie solitaire ; évite d'être *interlocuteur des arbres et du vent* - Hugo – qui sont toujours communs.

La solitude apporte le silence, cette condition nécessaire pour écouter ou composer de la musique, surtout de la musique verbale, intellectuelle ou mystique.

La solitude comme réalité matérielle est humiliante et désespérante ; comme rêve spirituel, elle te gratifie de fierté et d'espérances. Ne pas avoir besoin de déserts pour garder partout sa solitude.

On peut penser, rire, travailler ensemble, mais on ne crée ni rêve ni pleure que seul.

Il faut se prêter à autrui et se donner à soi – Montaigne. Moins je donne, plus j'ai de dettes.

Ton soi inconnu est ton interlocuteur idéal ; il est dépourvu de langage, comme Dieu ou ton propre rêve, et tu t'adresseras à lui, pour être surpris par ta propre création, imprévisible et solitaire.

Dans la profondeur on n'est pas compris ; dans la hauteur on n'est pas vu. C'est pourquoi, pour réussir, c'est-à-dire pour être vus et compris, les hommes s'amassent dans la platitude.

Il faut être à l'extérieur du monde, pour bien le peindre ; les tableaux les plus universaux proviennent des pinceaux reclus dans la solitude.

Métèque partout, je porte partout mon extranéité, ce qui fait de moi un mystique malgré soi, celui dont les sources sont atopiques.

La bête, en toi, par ses actes visibles, aspire à la reconnaissance par les autres ; ton ange, en proie aux rêves invisibles, ne déploie ses ailes qu'une fois seul.

La part des mesquins est la même, chez les hommes du troupeau ou chez les solitaires. Ce n'est pas en visant la *grande action* qu'on sombre dans la solitude, mais en visant le *haut rêve*.

La fierté est humble mais superlative, et l'orgueil – comparatif et exagéré.

Le narcissique Marc-Aurèle adresse ses pensées à soi-même : son soi connu verbal – à son soi inconnu idéal.

Rêver d'un cénacle de poètes, qui m'apprécient, et ne même pas réussir à rameuter une foule de lecteurs - même ma solitude a des déceptions grégaires.

L'épisode Foule occupa tant de scènes, exigea un tel décor et engagea une telle troupe, que la scène Solitude n'apparaît que lorsqu'on a déjà tiré le rideau.

Le malheur - ne pas savoir demeurer seul dans sa chambre. Même les toits aujourd'hui ne servent qu'à interpeller les autres. Le repos est l'état rêvé des esprits ; les âmes appellent des tumultes.

Tout et tous triomphent partout ; c'est le seul qui s'effondre à cause de lui seul ; et il est le seul à continuer à voir dans sa ruine - une tour d'ivoire.

Table des Matières

Introduction	I
La Noblesse	3
L'Intelligence	45
L'Art	75
La Solitude	123
Quatrième de couverture	158

Tu vaux par ce que tu dois (avec *les tiens*), ce que tu veux (en *toi-même* - les cibles de ses élans), ce que tu peux (vers *les autres* - le choix d'objets et de moyens). Le Valoir de la hauteur, le Devoir des contraintes, le Vouloir des horizons, le Pouvoir de la profondeur. L'introspection, plus que la contemplation, me renseigne sur ces qualités. Celles-ci s'appliquent dans les trois domaines divins, traduits en trois sens humains – le Bien, le Beau, le Vrai. En résumé, seul le grand Kant eut les mêmes dichotomies. Je tiens en piètre estime la banalité de Descartes ou le charlatanisme et les galimatias de Spinoza ou de Hegel.

J'ai choisi dans mon Thésaurus les maximes les plus laconiques, pour ne pas étaler mon érudition – le savoir ne figure pas parmi mes premiers critères ; il est nécessaire mais pas vital. Au-delà de trois lignes, c'est déjà de la dilution, de l'étalage, du développement. Mes enveloppes verbales sont les plus serrées possibles.



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/50_Val.pdf